La dame au rendez-vous

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Chine,
numérotés de 1 à 10,
et cinquante exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 11 à 60.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les rêves d'Angélique.
L'avant-scène D.
Les sacrifices (En collaboration avec M. Henri LAVEDAN, de l'Académie française).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

L'Arche de Noë.
L'ineffaçable.

THÉATRE

Les bouffons (4 actes).
La fleur merveilleuse (4 actes).
Bohémos (1 acte).
Au bout du fil (1 acte).
Un arriviste (1 acte).
Au public (prologue pour *Germinie Lacerteux*).
Monsieur Césarin, écrivain public (4 actes).

Miguel ZAMACOÏS

La dame au rendez-vous



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

La Dame au rendez-vous

Comme il faisait un temps idéal, Jean Varnois avait décidé de faire à pied, par le bois de Boulogne, le trajet de Suresnes à la porte Maillot.

C'était un matin du mois de mai, et il flottait trop de printemps dans l'air pour qu'il n'en entrât pas dans toutes les âmes libres et dans tous les corps bien portants.

Jean Varnois, architecte, avait vingt-six ans, une bonne santé, trois clients ; bref il était dans les conditions parfaites pour prendre sans arrière-pensée sa part de l'allégresse printanière.

Il allait donc d'un bon pas, aspirant profondément le bon air léger et tiède qu'il exhalait au fur et à mesure en fredonnements joyeux. Il était content du beau jour, de la

saison, du bois de Boulogne, et de lui-même.

Tout à coup, dans l'allée déserte qu'il suivait, il aperçut, marchant devant lui, une femme très élégante. La rejoindre et prendre l'autre côté de l'allée jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa hauteur, ce fut l'affaire de quelques minutes.

Elle était charmante : un fin profil gentiment chapeauté, une allure souple, une toilette simple mais visiblement signée d'un nom de grand faiseur, finement chaussée, gantée nettement... Le tout donnant l'impression de la femme « chic », avec tout ce que ce mot prononcé d'une certaine façon peut exprimer de raffinement, de luxe et de bon goût.

Un mignon loulou gris cendré, d'une rare valeur, tricotait de ses quatre menues pattes dans les massifs latéraux.

Quand on a vingt-six ans, quand on n'est pas trop mal de sa personne, quand on possède un embryon de clientèle, et quand, par-dessus le marché, le printemps dispense de l'optimisme à pleins bourgeons et à plein azur, on ne doute de rien !

Jean Varnois ne douta donc pas un instant que cette élégante personne n'eût été créée pour son agrément. Avec la fatuité et la légèreté de beaucoup d'hommes, il ne douta pas non plus qu'il n'eût été créé pour le sien. Dans ces conditions sa conduite était toute tracée. Il commença par cheminer parallèlement à la jolie promeneuse, avec une obstination qui devait attirer d'abord son attention, et lui révéler ensuite clairement son dessein d'entrer en conversation.

Instantanément la jeune femme repéra le suiveur et devina les intentions agressives de sa galanterie. D'un seul coup d'œil oblique, avec cette sûreté de flair que les femmes, révérence parler, partagent avec les chiens de chasse, elle estima exactement la qualité et la valeur sociales du monsieur, et, pour ne pas fournir de prétexte à un abord qu'elle ne souhaitait sans doute pas, elle se hâta.

Comme l'on pense bien, ce fut un jeu pour Jean Varnois, qui avait fait son service militaire dans les chasseurs à pied, de se maintenir à la hauteur de la marcheuse. L'architecte — ça le

connaissait ! — élargit un peu son compas en se rapprochant insensiblement de la dame. Cette manœuvre eut pour effet de susciter la fureur du loulou soyeux, accouru à la défense de sa maîtresse. C'était le prétexte-type :

— Oh ! oh ! dit Jean Varnois de sa voix la plus aimable, la peur fait sortir le loulou du bois !

L'allée était déserte et encore très longue, la charmante personne prit son parti de l'inévitable.

— Oui... C'est mon petit défenseur, répondit-elle.

— Je ne sache pas que personne vous attaque, madame ?

— Non, mais il se méfie et prend ses précautions... Ceux de son espèce sentent le danger de loin...

— M'est avis qu'il ne sent pas plus loin que le bout de son nez, lequel est gentil, certes, mais si court !... Le bois de Boulogne n'est pas la forêt de Bondy, et une jolie femme peut s'y promener en toute sécurité...

La bonne opinion qu'il avait de lui même et l'influence de la saison donnèrent au jeune Jean Varnois toutes les suffisances et toutes les hardiesses. Il parla, il parla, se soûlant de ses paroles et de ses idées... Du coup de foudre présent il passa aux rêves d'avenir, de la galanterie spontanée à la tendresse durable, et improvisa un projet de sérieuse association sentimentale, avec toute la fougue et la sincérité momentanées du désir et de la jeunesse : il était architecte... c'était par injustice que le prix de Rome ne lui avait pas été décerné... Il avait beaucoup de talent... Il était libre, et commençait à gagner, ma foi, un peu d'argent...

La jeune femme, sans doute son aînée de quatre ou cinq ans, subissait avec une résignation amusée cette juvénile volubilité et ces naïves déclarations. Avare de détails sur elle-même, elle demeurait dans une réserve tranquille que le jeune emballé finit par prendre pour une approbation de ses romanesques et amoureuses propositions. Aussi, comme on était arrivé à la porte Maillot ;

— Donnez-moi un rendez-vous ! supplia-t-il... Et je serai si tendre, si convaincant, que vous m'aimerez peut-être... Ma vie est près de vous, avec vous, je le sens ! Vous verrez quelle gentille existence je vous ferai...

Il insista de façon si pressante que la jeune femme parut faiblir... Elle eut un drôle de petit sourire :

— Allons, soit, puisque vous le voulez, dit-elle... Venez donc d'aujourd'hui en huit... voyons... venez à quatre heures au 36, rue Joachim, chez M. Lenormont...

— M. Lenormont ?

— Oui... C'est l'appartement d'un vieux camarade... Et vous demanderez Mme Léa de Vaireville.

— Oh ! merci !... Je vous aime !... Vous êtes la passion définitive qui...

— Ça va bien... Sauvez-vous, et à jeudi prochain, 36 rue Joachim...

Si Jean Varnois fut exact huit jours après, on s'en doute. A quatre heures il arrivait au 36 de la rue Joachim. Devant la porte d'un quelconque

immeuble une magnifique auto stationnait, dont le mécanicien, en tenue irréprochable, surveillait les ébats d'un loulou cendré tout pareil à celui de la dame du Bois :

— Cette auto ? Ce chien ? N'appartiennent-ils pas à Mme de Vaireville ? interrogea Varnois.

— Si, monsieur.

Une inquiétude l'envahit. Il entra chez le concierge, sur son indication monta un étage, et lut sur une porte : *Géo Lenormont, joaillier fournisseur du Maharajah de Lahore.* Son inquiétude augmenta... Il hésita, puis brusquement entra. Introduit par un chasseur dans un magasin d'une richesse sévère :

— Pardon, dit-il, de moins en moins assuré, à un grand monsieur élégant, Mme Léa de Vaireville ?

— Elle vient d'aller faire une course à pied aux environs, mais va revenir dans un quart d'heure... Monsieur est sans doute le monsieur qui vient pour le collier ?

— Le collier ?

— Oui, Mme de Vaireville nous a dit qu'elle

attendait un monsieur pour choisir entre les deux colliers, celui de trois cent dix mille et celui de deux cent quatre-vingt-dix-huit mille... Si monsieur veut les examiner en attendant ?...

— Non, merci... balbutia le pauvre architecte. Je... je vais attendre Mme de Vaireville en bas et... et je remonterai avec elle...

Il se précipita dehors, et dégringola plutôt qu'il ne descendit l'escalier, pendant que, sortie d'une cachette, Léa de Vaireville, demi-mondaine de haute marque, riait de bon cœur avec le joaillier, complice de son innocente comédie.

Et le lendemain Jean Varnois, dégrisé, reçut ces lignes :

« Ne me gardez pas rancune, mon jeune ami, pour la petite leçon d'hier ; faites-en plutôt votre profit. Les exigences de mon train de vie m'obligent à donner mes rendez-vous chez les bijoutiers... Ce qu'il vous faut à vous, pour le moment, et en attendant que vous ayez fait fortune, c'est une petite amie qui se contente de rendez-vous chez la fleuriste ou chez le pâtissier ! »

L'INCONSOLABLE

Au milieu de son atelier, le peintre Franqueau peignait un portrait de femme entre deux âges, d'après un de ces agrandissements flous de menue photographie qui représentent toujours, par la faute du grain du papier démesurément amplifié, une victime de la petite vérole.

Sur une chaise, un peu à l'écart, était assis un monsieur de quarante-cinq ans environ, vêtu de noir, qui lisait le journal d'un air navré.

De temps en temps le monsieur se levait, venait jusqu'à l'artiste et le regardait parfaire le portrait à petits coups prudents, pour ne pas perdre la ressemblance :

— C'est ça... C'est tout à fait ça, répétait le

monsieur en ponctuant ses approbations de soupirs à fendre l'âme.

Et puis il retournait s'asseoir et reprenait son journal.

Ce monsieur s'appelait M. Ponceau, et faisait faire par le peintre Franqueau le portrait de la digne épouse qu'il avait perdue l'hiver dernier.

S'il assistait à l'exécution du travail, c'est que Franqueau, à cause de l'insuffisance du document, souhaitait pouvoir le consulter à toute occasion :

— Monsieur Ponceau, disait l'artiste, voulez-vous venir un instant, s'il vous plaît... Vous m'avez bien dit que Mme Ponceau avait les yeux bruns, mais de quel brun au juste ?

— Du plus beau brun qui soit, répondait le veuf avec un pâle sourire attendri... Un ton de beau chêne encaustiqué... Tenez, tout à fait comme le bois de votre vieux bahut... Et quelle douceur dans le regard !... Pauvre Noémie !... Ah ! c'est une perte irréparable que j'ai faite, Monsieur Franqueau !

Franqueau, picotant les petits tas de couleur de sa palette, cherchait à attraper le ton du vieux bahut encaustiqué.

— Vous y êtes, Monsieur Franqueau... C'est tout à fait cette tonalité-là...

Et il regagnait sa chaise.

— Monsieur Ponceau, reprenait un peu plus tard le peintre, voulez-vous venir une minute je vous prie...C'est pour reprendre les cheveux... Vous m'avez bien dit « acajou foncé » ?

— Le plus bel acajou du monde, Monsieur Franqueau..., profond et brillant... Tenez, à peu près comme les montants de votre psyché.

— Pas de cheveux gris ?

— Non, s'il vous plaît...Oh ! ça n'est pas qu'elle n'en avait pas, mais elle avait la petite faiblesse de se teindre, la pauvre chère femme !... Je ne me consolerai jamais, Monsieur Franqueau...

Et, avec un soupir de plus il allait s'asseoir.

— Dites-moi encore, Monsieur Ponceau,la bouche ?..., un peu épaisse, m'avez vous dit ?

— Oui... Une bouche gourmande... La gourmandise était son péché mignon.

— Et la taille, pendant que vous êtes là ? Elle me paraît un peu empâtée sur la photographie...

— Elle l'était... Dame ! n'est-ce pas, elle avait mon âge à trois mois près... Alors, elle s'épaississait déjà... Pauvre chère Noémie !

— Allons bon ! s'écria l'artiste au même moment.

— Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur Franqueau?

— Il y a que je m'aperçois que mes tubes d'outremer sont à plat... Et pourtant il faut absolument que j'ébauche le corsage aujourd'hui pour le reprendre et le finir demain... Je vais courir chez Bouffin, mon marchand de couleur, rue de Larochefoucauld... Je serai revenu dans moins d'une demi-heure... Je prendrai en même temps un tube de laque capucine pour les cheveux... Attendez-moi, Monsieur Ponceau...Il y a des images sur la table.

Resté seul, le veuf inconsolable avisa sur la dite table une publication. C'était *Chattes et frimousses*, un galant hebdomadaire bourré d'affriolantes illustrations. Il commençait à s'intéresser fort à une étude sur le décolletage à

travers les âges, lorsque retentit le timbre de la porte d'entrée. Il alla ouvrir ; une gentille jeune personne entra :

Bonjour Monsieur... Vous avez-t-il besoin d'un petit modèle ? dit-elle avec une jolie moue implorante.

Interloqué, M. Ponceau allait répondre qu'il n'était pas le peintre, mais la jeune personne ne lui en laissa pas le temps :

— Oh ! Monsieur, donnez-moi quelques séances ! Vous serez mignon... Et puis vous me rendrez bien service !... J'ai posé chez des grands peintres vous savez... Mais ils sont tous après des portraits à présent ! Et j'ai des charges... J'aide ma mère. J'élève ma petite sœur... Et comme j'ai eu la malchance de perdre, il y a deux mois, mon ami, un brave monsieur à peu près dans vos âges...

— Mais c'est que...

— Oh ! vous ne dites pas non !... Je tiens bien la pose, vous savez... Et puis, je peux poser l'ensemble... Je suis bien faite, vous allez voir...

Déjà, les yeux brillant d'espérance, elle dégrafait son manteau...

— Merci, ma petite, balbutia M. Ponceau... mais moi aussi je suis dans les portraits...

La gentille jeune personne s'était approchée du chevalet :

— Je vois ça... Elle est même assez moche, la bonne femme !

Vivement, et pudiquement, M. Ponceau avait retourné l'effigie de son épouse :

— Bien sûr, ça n'est pas une jeunesse comme vous... Mais c'est une très bonne dame...

— Je ne dis pas... Alors, Monsieur, vous ne me prenez pas ? Décidément je n'ai pas de chance en ce moment !

La bouche sur un tout petit mouchoir en tampon, elle éclata en sanglots, si près de M. Ponceau qu'elle finit tout naturellement par appuyer sa tête lourde de chagrin sur la poitrine du quadragénaire :

— Voyons, voyons, ma petite, murmura, de plus en plus troublé, M. Ponceau, ne pleurez pas comme ça... Vous me chavirez le cœur...

Si je pouvais vous aider... Voyons, voulez-vous que nous causions ? Que nous envisagions ?... Tenez, allez m'attendre au café de la place Frochot... Je vous y rejoins dans dix minutes...

— Parole ?... Oh ! que vous êtes bon, Monsieur ! Que vous êtes gentil !... Vous me rappelez tout à fait mon ami que j'aimais bien... C'est ça, je vais vous attendre...

Souriant à travers un reste de pleurs, elle s'esquiva légèrement comme un oiseau.

Elle n'était pas sortie depuis cinq minutes que Franqueau rentra. Il trouva M. Ponceau revêtu de son pardessus, son chapeau à la main, arpentant l'atelier avec une impatience manifeste :

— Vous partez déjà, Monsieur Ponceau ?

— Oui..., figurez-vous que j'avais oublié un rendez-vous d'affaires... C'est en consultant mon carnet pendant votre absence que...

— J'aurais pourtant bien voulu exécuter les cheveux devant vous.

— Oh ! vous savez..., je m'en rapporte à vous... Du moment que vous les ferez d'un bel

acajou, dans le ton exact des montants de la psyché.. Allons, au revoir, Monsieur Franqueau, et à demain...

— A demain, Monsieur Ponceau.

L'ILLUSION DE LA LIBERTÉ

Malgré la chaleur accablante de ce jour d'août, il faisait vraiment bon dans le jardinet de Mâchelard. Ce jardinet était protégé contre le soleil de trois côtés par les murs des immeubles voisins, le côté libre donnant sur le plein nord.

C'est dans ce coin privilégié, arrosé abondamment trois fois par jour, que Mâchelard, canneur de chaises de son métier, travaillait au frais pendant la belle saison avec son ouvrier Mézuche. Un épais lilas étendait sur eux ses rameaux épais, cependant que le robinet de la fontaine, laissé ouvert à dessein, rafraîchissait par surcroît du bruit de son filet d'eau leur imagination.

C'était vraiment l'endroit rêvé pour canner des chaises pendant la canicule. Outre que la

température y était agréable, on avait là, à cause du lilas, à cause de quatre poules en liberté et de six lapins en cage, l'illusion d'être à la campagne. Avec cela, l'endroit n'était pas triste ; on voyait passer des gens et des véhicules de l'autre côté de la barrière enguirlandée de plantes grimpantes, et les toits rouges que l'on apercevait plus loin se mêlaient gaiement à des bouquets de verdure inconsciemment complémentaires.

Aussitôt que le sifflet d'une usine du voisinage eut exprimé qu'il était 6 heures, Mézuche abandonna instantanément le siège qu'il cannait et celui sur lequel il était assis, et alla prendre sa veste jetée sur le coin d'une caisse à fleurs.

— Dis donc, Mézuche, dit Mâchelard, sais-tu ce que tu ferais si tu étais chic ?

— Qu'est-ce que je ferais ?

— Tu finirais ta chaise... J'ai promis de livrer demain matin, et j'en ai encore une à faire... C'est du boulot pour toute la soirée... Tu en aurais juste pour trois quarts d'heure, et ça m'avancerait.

Mon vieux Mâchelard, je t'aime bien, t'es un bon type et quasiment plutôt un ami qu'un patron, mais les huit heures c'est les huit heures... Et huit heures trois quarts ça ne serait plus les huit heures... C'est des questions de principes, tu comprends ?

— Je comprends bien, mais ça n'est pas parce que tu auras travaillé une fois trois quarts d'heure de plus de ton plein gré, que le principe sera démoli ?

— C'est avec des concessions comme ça qu'on est des esclaves — Jeanvieux l'a encore dit à la dernière réunion — et je suis un homme libre, et conscient de sa liberté... T'entends ?

— Justement ; si tu es un homme libre, t'es aussi bien libre de travailler quarante cinq minutes de plus pour aider un camarade et augmenter ta journée si ça te fait plaisir... Ou alors c'est que tu n'es libre que pour la flemme, et ta liberté est une liberté spéciale pour les feignants.

— S'agit pas de ça... Bien sûr que je suis libre de travailler plus de huit heures si ça me chante,

et personne n'a rien à y voir, mais si je reste à mon cannage après mes huit heures c'est comme si je n'étais pas libre, et c'est contre mes droits, tu comprends ?

— T'es pourtant pas mal ici pour finir ta chaise... T'as du lilas frais sur ta tête, du gravier mouillé sous tes pieds, t'es à l'ombre... Nulle part tu ne seras aussi bien qu'ici par une chaleur pareille.

— Je te dis qu'il faut que je m'en aille. J'ai fini mes huit heures, j'ai bien le droit à mon repos et à mon plaisir... Je suis t-y libre ou je suis t-y pas libre ?... A demain.

Mézuche s'en alla, longea la barrière et tourna à droite dans la longue rue du Puits-Sec, tout au bout de laquelle il demeurait.

Une demi-heure après, Mâchelard, prié par sa femme d'aller jusque chez l'épicier, longeait du côté de l'ombre ladite rue du Puits-Sec, lorsqu'il aperçut Mézuche en manches de chemise, ruisselant de sueur, les cheveux gris de poussière, haletant, n'en pouvant plus, qui, en plein soleil, donnait une leçon de bicyclette

à une grosse mère, la jupe retroussée entre les jambes pour former culotte.

Mézuche courait à côté de la bicyclette zigzagante, poussant ou retenant l'opulente dame, et rétablissant à chaque instant au prix d'efforts exténuants l'équilibre prêt à se rompre.

Mâchelard parvint à sa hauteur, juste au moment où la pesante élève cycliste s'asseyait sur le bord du trottoir pour se remettre un peu, tandis que le professeur s'épongeait la figure et le cou en attendant la reprise.

— Tiens, bonsoir, Mâchelard.

— Bonsoir. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu vois, je donne une leçon de bécane à ma belle-sœur.

— Tu sues sang et eau, t'as une figure décomposée, rouge à faire peur, tu souffles comme un phoque... C'est ça que tu appelles te reposer ?

— Je préférerais le matin, ou alors le soir, tard, à la fraîche, mais ma belle-sœur Mélanie préfère avant le dîner... Et ce que femme veut...

— T'es donc pas un homme libre ?

— Oh ! pardon, ça c'est pas un travail.

— Qu'est-ce qu'il te faut, alors !

— C'est une récréation... C'est un amusement, vu que je suis libre de le faire ou de ne pas le faire.

— Que tu dis !... Si tu renâclais, tu serais bien sûr attrapé par ta belle-sœur, par ta femme... et probablement aussi par ton beau-père et ta belle-mère... T'aurais des histoires, quoi ! Ils te diraient que tu n'as pas de complaisance et que tu es un feignant... Hé ben, pas libre pour pas libre, moi je préférerais ne pas être libre au frais, en augmentant ma journée, et en rendant service à un copain, plutôt que de ne pas être libre en m'esquintant et en bouffant de la poussière...

— Mais ça, comprends donc, Mâchelard, c'est de la récréation, c'est comme qui dirait du sport, c'est du plaisir, c'est pas du travail !

— Hé ben, mon colon, crève-toi bien en t'amusant : j'aime mieux mon travail que ton plaisir !

UN TÉMOIN A DÉCHARGE
OU L'AMATEUR D'AGES

— Introduisez l'unique témoin à décharge, ordonne le président.

Quelques instants après entre dans la salle de la Cour d'assises un petit homme dont la physionomie réjouie est bien celle qui convient à un témoin à décharge, indulgent et optimiste par définition.

— Vos nom et prénoms? demande le président.

— Rubis, Adolphe.

— Votre âge ?

Le petit homme se tasse sur la barre, et d'un ton aimable :

— Mon âge ?... Voyons, quel âge me donnez-vous, mon président ?

— Il ne s'agit pas de l'âge que je vous donne, mais de l'âge que vous avez, et que je vous demande de nous dire, conformément à la loi.

— Je sais bien, mon président, que strictement mon âge c'est moi qui devrais le dire, mais, histoire de voir si vous êtes physionomiste, estimez un peu ?... Allons, quel âge me donnez-vous ?

— Vous m'ennuyez, mon ami... Est-ce que je sais, moi !

— Enfin, regardez-moi... Quel âge ?

— Finissons-en... Voyons, vous avez entre quarante-cinq et quarante-huit ?

— Vous avancez, mon président... Nous allons voir si messieurs les juges vont être plus perspicaces... Monsieur le juge de droite d'abord, quel âge me donnez-vous ? Là, sans flatterie ?...

— Ça n'est pas bientôt fini, cette plaisanterie de votre âge ? Si vous ne dites pas vous-même votre âge immédiatement, je vous renvoie !

— Hé bien, mon président, j'ai cinquante-quatre ans ! N'est-ce pas que je ne les parais pas ?... C'est ce que tout le monde me dit... Voilà ce que c'est que d'avoir de la conduite... Mais,

tenez, mon président, je parie que vous êtes vous-même, sauf le respect que je vous dois, un type dans mon genre, et que vous pouvez en cacher aussi quelques-unes ?... Sans vous commander, quel âge avez-vous, mon président ?

— Dites-donc, est-ce que vous n'allez pas nous ficher la paix avec vos âges ?

— Mais, mon président, y a-t-il rien de plus intéressant au monde que les âges ?... Que l'âge que l'on a et que l'âge que l'on paraît ? Ce sont les deux pivots de la vie, et qui se déplacent avec vous... L'âge que l'on a, c'est le point où l'on en est sur le trajet normal qui mène de la naissance à la mort. L'âge que l'on paraît avoir, c'est l'apparence qui tantôt maquille la vérité à votre profit, tantôt vous handicape défavorablement dans la course de l'existence... Je ne sais pas votre âge, mon président, mais à vue d'œil, comme ça, vous paraissez à peine cinquante ans... plutôt quarante-huit...

— Allons, c'est bon, reprend le président un peu apprivoisé par cette estimation flatteuse

(car il en a cinquante-six), mais nous sommes ici pour juger des affaires, non pour estimer des âges... Levez la main droite... Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?... Bien... Dites-nous à présent ce que vous savez sur le nommé Morille qui est ici pour vol qualifié... Il est accusé d'avoir détourné deux mille francs à son patron.

— Avant toutes choses, je ferai observer que Morille a quarante-neuf ans...

— Cinquante-cinq, affirme le dossier.

— Cinquante-cinq ? Oh ! le petit coquet ! Il m'a toujours soutenu qu'il avait cinq ans de moins que moi ! Et je le croyais, car ç'en est encore un qui, comme vous et moi, mon président, peut en escamoter une demi-douzaine... Enfin, peu importe... J'ai rencontré Morille j'avais quinze ans ; or, puisque j'en ai cinquante-quatre à cette heure, cela fait donc que l'on est camarades depuis une pièce de trente-neuf ans... C'est vous dire si je le connais bien et si je sais ce que je dis quand je prétends que Morille est incapable de faire du tort à quelqu'un par méchanceté... Pour moi,

s'il a pris deux mille francs à son patron, c'est une question d'âge.

— Encore ? Ah çà, vous avez la monomanie des âges ?

— Tout est une question d'âge !... Morille a cinquante-cinq ans, puisqu'il a un an de plus que moi qui en ai cinquante-quatre : c'est l'âge où les malheureux qui n'ont jamais eu de chance se disent : « Bigre ! ça s'avance, il est temps de « m'offrir un peu d'agrément... » C'est dans cette disposition que les cinquante-cinq ans de Morille ont rencontré par hasard les vingt-huit ans d'une jeunesse qui en paraissait vingt-deux à peine... Il a perdu la tête et le voilà là...

— Soit, mais tout de même son patron...

— Son patron ? Savez-vous l'âge qu'il a, mon président, son patron ? C'est un petit jeune homme qui va sur ses soixante-seize ans ? Et sa femme va sur ses soixante-sept ans, vu qu'il y a neuf ans entre eux deux.

— Tout cela n'a aucun rapport avec la cause.

— L'âge a toujours un rapport avec tout ! Et je le prouve. Je vous demande un peu si,

lorsque l'on est un vieux très riche de soixante-seize ans, on devrait, pour deux billets de mille, perdre l'avenir d'un homme qui n'a que cinquante-cinq ans, et qui ne les paraît pas, parce que cet homme-là a eu un coup de folie rapport à une jeunesse de vingt-huit ans? Est-ce que ce vieux-là n'aurait pas dû retirer sa plainte et faciliter à Morille un remboursement de la somme, à tempérament ?... Au lieu de ça qu'est-ce qui va arriver? Vous allez lui envoyer, une supposition, dix ans de bagne; or, puisqu'il a cinquante-cinq ans d'âge, ça lui fera au retour soixante-cinq ans, et comme, sans doute, à cause des misères, il en paraîtra quinze de plus, ça lui en fera quatre-vingts! Qu'est-ce que l'on peut faire dans la société, à quatre-vingts ans ?... C'est ce que je demande à messieurs les jurés, parmi lesquels j'aperçois des hommes de tous âges, de trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq ans...

— Gardes! Expulsez vivement le témoin qui abuse de la patience de la Cour!

On emmène brutalement M. Rubis. La

petite porte se referme sur lui, mais non sans qu'on l'ait entendu crier aux deux gardes municipaux, en se débattant :

— A vos âges, bousculer un homme du mien, c'est une honte !

ANTIQUITÉS

Une auto s'arrêta devant la ferme du père Franju, et un monsieur, à l'aspect de bourgeois riche, en descendit qui, ayant considéré les bâtiments comme pour se rendre compte qu'ils correspondaient bien à une description donnée, poussa la porte à claire-voie.

Ce monsieur, c'était M. Silbergold, marchand d'antiquités à Paris, connu pour son habileté dans les affaires, et aussi pour son manque de scrupules. Il arrivait très documenté sur l'avarice, l'élasticité de conscience et sur la simplicité bonasse du père Franju, parce qu'il possédait à trois kilomètres de là, à Bicheville, une propriété, et que le fermier fournissait sa maison de lait, de beurre et d'œufs.

Un chien de garde aboyeur s'élança furibond, à croire qu'il allait emporter le mur au bout de sa chaîne, ce qui eut pour effet d'attirer sur le seuil un vieux paysan à la bouche méfiante.

C'était le père Franju. Il regarda le bourgeois avec l'expression d'un benêt hébété, et dit :

— Quoi que c'est que vous voulez ?

M. Silbergold se nomma, invoqua en guise de références sa qualité de client sérieux, et informa le vieux Normand qu'il souhaitait l'entretenir d'une petite affaire susceptible de l'intéresser. Ils entrèrent dans la maison, s'assirent devant la grande cheminée, et le marchand parisien prit la parole :

— Monsieur Franju, dit-il, vous n'êtes pas sans savoir le genre de commerce que je fais ?

— Je sais... sans savoir, répondit le bonhomme... C'est-à-dire que je m'en doute quasiment, vu ce qu'on m'a dit : vous vendez des vieilleries, des meubles antiques, de la vaisselle et de la ferraille d'autrefois... C'est-il ça ?

— C'est cela même, monsieur Franju. Cela vous semble bizarre ?

— Y a pas de sots métiers... Alors, paraît qu'il y a des gens qui pourraient se payer du bon neuf solide et qui préfèrent le bois avec les trous de vers, la faïence avec des ébréchures, et la ferraille avec de la rouille ?

— C'est un goût qu'ils ont comme ça, monsieur Franju.

— Vous faites ben d'en profiter... Et ça marche vot' commerce ?

— Ça a marché très bien autrefois, mais ça marche moins bien à présent... Et c'est pour cela que je viens vous voir, monsieur Franju.

— Qu'est-ce que j'y peux ?

— Attendez... Figurez-vous, monsieur Franju, que depuis quelque temps les amateurs de ces vieilleries, que nous appelons nous autres des antiquités, sont devenus d'une méfiance extraordinaire... Ne se sont-ils pas mis dans la tête que les objets anciens que nous leur vendons c'est nous qui les fabriquons !

— Y a pas de fumée sans feu... Ils ont peut-être ben leurs raisons.

— Je ne dis pas... Certains brocanteurs

sans vergogne ne se gênent pas, en effet, pour truquer leur marchandise, et c'est nous, les commerçants honnêtes qui, c'est le cas de le dire, payons leurs pots cassés !

— Qu'est-ce que j'y peux ?

— Un instant... Votre commerce à vous marche-t-il comme vous voulez, monsieur Franju ?

— Pour sûr que non ! Les vaches donnent moins de lait que dans le temps, les poules moins d'œufs... les lapins n' veulent point grossir... Tout ce qu'il faut pour les nourrir augmente comme les yeux de la tête... C'est la misère, quoi !

— Eh bien ! monsieur Franju, je vous propose d'ajouter à votre commerce un petit rayon productif... Dans nos boutiques de Paris les amateurs se méfient, mais s'ils croyaient dénicher sur place, là où ils sont censés être depuis toujours, les bibelots anciens, ils achèteraient les yeux fermés et paieraient n'importe quoi... Alors voici nettement ce que je vous propose : je fais apporter ici pas mal d'objets variés que

vous répartissez dans les pièces de votre demeure, quelques armoires et grandes pendules normandes, des vieux landiers et des vieilles plaques que vous mettez dans vos cheminées, quelques vieux « Rouen à la corne », gravures et bassinoires, que vous pendez à vos murs ; ces objets sont censés vous être venus par héritage de vos arrière-parents et de vos parents ; ils ont toujours été dans la famille ; et vous ne vous décidez à vous en séparer, la mort dans l'âme, qu'à cause de la dureté des temps, et si seulement l'on vous en offre un prix qui en vaille la peine... Je vous donne cinq pour cent sur la vente, et je remplace au fur et à mesure la marchandise enlevée... Cela vous va-t-il ?

— Je risque-t-y quelque chose ?

— Rien du tout : vous avez bien le droit de vendre les meubles dont vous avez hérité ! Vous ne risquez que de réaliser sans peine de jolis bénéfices.

— Alors, ça va... Mais comment que les gens auront l'idée de venir ici ?

— C'est bien simple : j'installe à Bicheville qui

est sur la route de Trouville, de Deauville, de Cabourg et autres villégiatures de luxe, une boutique d'antiquités où je ne mettrai que quelques mauvais rossignols mais dont le gérant aura pour consigne de signaler, en confidence, aux Parisiens passant en auto, la ferme d'un certain père Franju qui, à la rigueur, consent à se défaire de ses vieux bibelots, ceux-là d'une authenticité indiscutable !

Tenté par l'appât du gain, le vieil avare accepta la combinaison ; les choses furent organisées comme il était convenu, et le « truc » réussit à merveille ! On vit s'arrêter fréquemment devant la ferme des voitures somptueuses d'où s'élançaient, en cache-poussière élégants et lunettes au front, des Parisiens et des Parisiennes par l'odeur alléchés, qui emportaient victorieusement, ou faisaient prendre, des objets variés, indiscutablement anciens puisqu'ils étaient dans la famille de père en fils depuis au moins trois cents ans.

Un jour cependant, voyant que le petit commerce marchait très bien, le père Franju s'avisa

que M. Silbergold avec ses cinq pour cent l'avait roulé... Car, en somme, c'était uniquement grâce à la comédie qu'il consentait à jouer, lui, Franju, que l'autre encaissait...

Il sortit sa vieille redingote et son haute-forme périmé des jours de noces — deux objets bien réellement anciens, ceux-là — et débarqua inopinément chez le marchand d'antiquités, à Paris. Pour que le vieil avare eût entrepris pareil voyage, toujours ajourné depuis cinquante ans, il fallait qu'il eût un motif exceptionnellement grave.

— Vous, monsieur Franju ? Qu'y a-t-il donc ? interrogea l'antiquaire.

— Il y a, monsieur Silbergold, que le métier que vous me faites faire m'empêche de m'occuper du mien, que je perds tout ce que je veux et que, ma foi, j'en ai assez.

Le marchand sursauta :

— Mais qu'à cela ne tienne, mon brave Franju ! J'augmente votre commission... Voyons, voulez-vous dix ? Voulez-vous quinze... pour cent ?

— J'peux pas m'en tirer à moins de vingt-cinq.

— Vingt-cinq ! Vous m'assassinez, monsieur Franju. ... Enfin, va pour vingt-cinq...

Cette augmentation du pourcentage assurait l'avenir, mais il y avait la période écoulée pendant laquelle, pensait le vieux paysan rusé, l'antiquaire l'avait honteusement exploité... Cela ne pouvait pas se passer comme ça :

— Oui, mais c'est pas tout, dit-il en hochant la tête, et avec la moue d'un homme sérieusement inquiet... Y a l'histoire de mon frère...

— Quel frère ? Quelle histoire ?

— Mon frère cadet Justin, avec qui je suis fâché à mort, qui vient d'arriver du Maroc où il est allé dans les temps pour faire des céréales... Sans doute que quelqu'un l'aura renseigné... Bref, toujours est-il qu'il m'a envoyé un homme de loi pour me dire que puisque je vendais sans arrêter tant d'affaires soi-disant héritées des père et mère, c'était donc que j'avais caché tout ça lors des héritages et que j'avais profité

de son absence pour le voler !... Il parle de me faire un procès pour me forcer à lui restituer sa part... Paraît qu'il a des témoins.

— Il faut vivement désintéresser votre frère !

— C'est mon avis.

— ... En lui donnant la moitié de ce que vous avez touché.

— Moi ? Vous ne voudriez pas tout de même, monsieur Silbergold, que j'aie travaillé pour rien ? Je préfère qu'il fasse le procès et qu'on découvre le pot-aux-roses... Ça me touche moins que vous !

— Alors, c'est moi qui paierai ! déclara, effaré, M. Silbergold. Quelle somme votre frère demande-t-il ?

— Une somme égale à celle que j'ai touchée, bien sûr... A son point de vue, c'est justice...

L'antiquaire paya pour éviter le scandale. Il donna à Franju, moyennant quittance définitive que celui-ci lui remit au nom de son frère, une somme de quinze cent soixante francs, ce qui,

le dit frère étant défunt depuis vingt-cinq ans, élevait rétrospectivement sa propre commission primitive, jugée par lui insuffisante, à dix pour cent.

LE PETIT BOUQUET TRISTE

— François, il est l'heure d'aller porter la gerbe au 107 de la rue de Condé.

— Bien, madame... Faudra-t-il après que je revienne au magasin ?

— Non. C'est votre jour de sortie, profitez-en... Et amusez-vous bien.

François est employé dans un magasin de fleurs du boulevard Saint-Germain. Il prend avec précaution la magnifique gerbe de pensées et de roses, et s'achemine vers le domicile d'un vieux paléographe, nécessairement « éminent », membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui vient de rendre à Dieu l'âme que celui-ci lui a prêtée pendant quatre-vingt-douze ans.

On est au mois de mai ; un joli soleil, qui revient d'exil avec une provision de gaîté et de calorique, baigne les choses, les gens, les esprits, et sèche les âmes embuées de mélancolie.

François marche allègrement. Il songe que, sa livraison faite, il va aller rejoindre sa gentille amie Lucie, et qu'ils passeront ensemble un délicieux dimanche... Et il sifflote, oubliant totalement la signification attristante de son éblouissant et odorant fardeau.

Il prend la rue de Seine... Où vont-ils aller tantôt ? Peut-être à Chatou, parce qu'il raffole du bateau... Lucie, à vrai dire, ne partage pas cette passion, mais comme il aime plus le canotage qu'elle ne le déteste, on ira décidément à Chatou pour qu'il s'amuse.

Il tourne à gauche, dans la rue Saint-Sulpice, mais, distrait, n'apporte pas à l'exécution du tournant toute la prudence désirable, et il se heurte à un passant. La belle gerbe en éprouve un léger dommage : trois petits boutons de rose, moins solidement fixés que les

autres, se détachent et tombent sur le trottoir. François les ramasse, cherche en continuant sa route à les repiquer à leur place, mais, n'y parvenant pas, il les glisse délicatement dans la poche latéral de son veston.

Voici la rue de Condé. Désignée par la tenture noire frangée de blanc, voici la maison du bénéficiaire (si l'on peut dire) de la gerbe somptueuse. Une expression de gravité décente remplace instantanément sur le visage de l'employé fleuriste l'épanouissement jovial des jours de sortie... Il évolue au milieu de la pompe sinistre, monte au premier, côtoie des spectres noirs dans un appartement obscur, remet la gerbe et une enveloppe à un plastron blanc, et s'esquive hâtivement.

A dix pas de la maison deux brins tout frais de fin lycopode, provenant de quelque autre envoi de fleurs, frappent sa vue... Fleuriste accoutumé à ne rien dédaigner, il les saisit et s'en va...

A mesure qu'il s'éloigne de la rue de Condé il sent se dissiper la tristesse provoquée tout à

l'heure par l'appareil funéraire impressionnant... Ouf ! le voici replongé dans l'insouciance et la sérénité ; il a refait son plein d'égoïsme, et, en fredonnant, se dirige à grands pas vers la rue de Vaugirard, où Lucie demeure. Soudain, en considérant les brins de lycopode qu'il tient encore à la main, une idée lui vient... Toujours cheminant il sort avec soin de sa poche les trois jolis boutons de rose intacts, les groupe, dispose artistement parmi eux la verdure fragile et tremblotante, maintient le tout avec un bout de fil, et sourit : Lucie, qui adore les fleurs, comme toutes les midinettes, sera ravie de ce mignon cadeau, dont, bien entendu, il ne va pas révéler la lugubre provenance.

Lucie est ravie, en effet. Elle s'attendrit, saute de joie, fixe à l'échancrure de son corsage les trois boutons de rose, coiffe un drôle de petit chapeau, et en route !

Dans le train, François est assis en face de Lucie qui, tendrement reconnaissante, fait bomber sa jeune poitrine pour mettre en évidence le joli petit bouquet, dont elle est fière.

François le voit bien, le petit bouquet, et un malaise indéfinissable l'envahit tout à coup parce que l'association des idées le ramène désagréablement à la rue de Condé et à l'enterrement du savant nonagénaire...

Dans une guinguette les amoureux déjeunent. Le petit bouquet, insolent d'éclat et de visibilité, préside au repas, et François, malgré lui, pense encore à la porte tendue, à la voûte assombrie, au catafalque...

Une promenade en bateau dissipera ce cauchemar. En manches de chemise, l'employé fleuriste rame. Lucie, nonchalamment étendue, tient d'une main les cordons inutiles du gouvernail, et de l'autre porte à ses narines les trois roses et le lycopode :

— Ce qu'elles sentent bon tes fleurs, mon chéri... C'est un rêve !

Ah oui... les roses du vieux monsieur... pense François qui ébauche un sourire grimaçant, la vision surgissant dans son esprit des spectres voilés de crêpe et du grave fonctionnaire à plastron blanc :

— Jette donc ça, dit-il… Elles sont déjà fanées…

Jeter le petit bouquet parfumé qui est un témoignage sentimental ? Lucie proteste : « Elle aimerait mieux mourir ! » (*Sic.*)

« Mourir ! » ce mot n'est pas fait pour délivrer François de l'obsession qui depuis le matin lui abîme successivement tous ses plaisirs.

La journée passe. L'heure du dîner arrive, puis celle du retour. Le petit bouquet triste tient toujours, évocateur de l'ineffaçable tableau funèbre de la matinée, et le pauvre employé pense mélancoliquement à ce beau dimanche que les maudites fleurs lui ont empoisonné.

On rentre à la maison. Au bout d'un instant François, n'apercevant plus les fleurs au corsage de son amie, demande, soulagé enfin :

— Le petit bouquet ?…

— Tiens, regarde, mon chéri, je viens de l'accrocher à ton portrait !

Et elle désigne sur la cheminée la photographie encadrée de François, parée en effet du petit bouquet bien défraîchi à présent…

L'employé pousse un cri, bondit, arrache les fleurs, ouvre la fenêtre, jette le bouquet dans la rue :

— Oh ! non, pas ça ! s'écrie-t-il... Il me semble que je suis mort !

Et ses yeux se remplissent de larmes...

Alors Lucie enlace son cou de ses bras, et, entre deux baisers, lui murmure tendrement :

— Mon Dieu, comme tu es sensible, mon chéri !

TIMOTHY WILLBUD, MILLIARDAIRE

Timothy Willbud, encore fermier dans l'Ouest il y a une dizaine d'années, aujourd'hui « Roi des Conserves », n'était pas, comme on était en droit de le supposer avant de le connaître, une sorte de sauvage mal dégrossi.

Presque instantanément il s'était adapté à son état de milliardaire, et était devenu le gentleman tout à fait à son aise dans n'importe quel milieu élégant, évoluant dans le luxe comme dans son élément habituel, sachant aussi bien qu'un aristocrate de vieille souche recevoir un évêque, subventionner un théâtre, entretenir une jeune personne, acquérir hardiment un faux Reynolds ou un cubiste de génie.

De sa simple origine il ne conservait qu'un

peu de rudesse de paysan (non du Danube mais du Missouri) dans la traduction verbale de sa pensée. Pas de circonlocutions diplomatiques ni d'atténuations oratoires ; son opinion, il l'exprimait doucement mais nettement, avec les mots essentiels et suffisants, tenant pour de l'hypocrisie et pour une perte de temps les périphrases de la politesse et les simagrées de l'éducation.

Ce qui surprenait surtout les gens qui entraient dans l'intimité du fermier enrichi, c'était son goût extraordinaire pour la musique. Cet homme, qui n'avait connu jusqu'à trente ans que les solos de trompe des gardeurs de bœufs, alternant avec les chœurs meuglés du futur *corned-beef*, s'était révélé amateur de musique passionné après quelques mois seulement de fréquentation dans les endroits où l'on symphonise subtilement et où l'on déguste avec la paille de la compétence exceptionnelle les intentions harmoniques les mieux dissimulées.

Successivement, à Washington, à Philadelphie et à New-York, il avait été l'auditeur assidu de toutes les manifestations musicales, et, venu en

Europe, n'avait pas manqué, soit à Londres, soit à Bayreuth, soit sur la Riviera, une seule solennité lyrique intéressante.

Installé à Paris pour y passer l'hiver, il était devenu, cela va sans dire, l'abonné fidèle de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, et de toutes les salles de concerts consacrées.

Cette saison-là, le fameux ténor italien Golfinello faisait florès à l'Académie nationale de musique, et aussi chez les mélomanes richissimes qui offrent à leurs invités des régals musicaux à deux cents francs la minute, les silences compris.

L'ayant entendu plusieurs fois en public ou dans des soirées particulières, Timothy Willbud avait décidé de s'offrir des auditions particulières du célèbre artiste chez lui.

Mandé par le milliardaire, Golfinello s'était présenté avec cette suffisance exaspérante qui faisait de lui, à la ville, un fantoche parfaitement insupportable. Mais Willbud ne se laissait pas facilement impressionner :

— Monsieur le ténor, dit-il aussitôt au glorieux

avec le maximum d'accent, je vous ai entendu chanter ; j'ai été content ; combien vous demandez pour venir chaque jour chanter un petit morceau pour moi tout seul, tous les après-midi pendant deux mois ?

— Monsieur, répondit le ténor, légèrement ahuri par la brusquerie de cette offre d'affaire que n'enguirlandaient pas les compliments coutumiers des belles écouteuses fanatiques, monsieur, pour chanter quotidiennement pendant deux mois un morceau devant vous seul ce sera... trois mille francs par fois.

— Les affaires sont les affaires, répliqua le milliardaire... Deux mois à trois mille francs par jour, cela fait cent quatre-vingt-trois mille, parce qu'un mois a trente jours et l'autre trente et un... Je vous offre un arrangement à cent cinquante mille ?

— Je regrette, avait riposté le ténor d'un ton pincé, mais je n'admets pas que l'on me marchande !... Monsieur, j'ai bien l'honneur...

Et il était parti, bombant le torse, et déga-

geant d'un geste sec le bouton étincelant de sa manchette.

Or un jour, à une semaine de là, le secrétaire de Willbud, qui cherchait pour son patron, fatigué du palace, un pied-à-terre, annonça au milliardaire qu'il avait trouvé quelque chose de très bien...

— Et ce qu'il y a de curieux, ajouta-t-il, c'est que cet appartement est précisément au-dessus de celui qu'habite l'illustrissime Golfinello !

— Aoh ! courez avec toutes vos jambes louer vite l'appartement ! s'écria Willbud, qui avait son idée.

Son idée, facile à deviner — et qui l'amusait follement ! — c'était de devenir le voisin du ténor et d'entendre à l'occasion chanter gratuitement l'avantageux qui avait refusé dédaigneusement cent cinquante mille francs.

C'est ce qui arriva, du reste. Chaque jour le milliardaire, installé dans son fauteuil, entendit l'artiste roucouler des exercices, étudier des morceaux, répéter même des opéras entiers. Et

il fut enchanté de ce bon tour, car il partageait la faiblesse bien connue de tous les gens riches : pouvant payer sa place au théâtre n'importe quel prix, il raffolait des billets de faveur.

Ce fut très amusant pendant une quinzaine, au bout de laquelle, Golfinello travaillant à plein gosier une bonne partie de la matinée et de la journée, le voisin du dessus commença à trouver moins drôle d'être condamné à l'audition forcée à perpétuité. C'était beaucoup, c'était trop de roucoulades, de romances et de « grands airs ».

Pour pouvoir lire ou écrire sans être dérangé par l'abusive activité vocale du locataire du dessous, Willbud fit d'abord capitonner son cabinet de travail. Il fit ensuite calfeutrer les cheminées. Il ordonna enfin que tous les planchers fussent tapissés d'épaisses plaques de liège. Vains efforts : le ténor chantait, et le son montait, montait, montait toujours !

Il y avait bien une solution toute simple : déménager : mais c'était une solution de pauvreté ou de fortune moyenne ; elle ne venait

même pas à l'esprit du milliardaire, habitué à avoir toujours le dernier mot...

Alors ?

Alors, un jour que Golfinello, particulièrement en voix, l'avait agacé un peu plus encore que de coutume, Timothy Willbud prit son stylo et traça le laconique billet suivant qu'il fit incontinent porter au chanteur présomptueux, au risque de le tuer d'un coup de sang :

« Monsieur le ténor, je vous ai refusé trois mille francs chaque jour pour une petite chanson, je vous les offre à présent pour vous taire tous les après-midi. »

LE PREMIER CLIENT

Fondery, Goultier et Rivellin avaient fait ensemble, en amis inséparables, leurs études de médecine. Leur internat terminé, n'ayant plus maintenant qu'à s'établir et à attendre la clientèle, ils s'étaient réunis un matin à *La Source* et, en dégustant leur dernier apéritif d'étudiants, avaient décidé ceci :

A partir du lendemain, chacun d'eux allait prendre possession de son cabinet médical, et le premier qui aurait la visite d'un client téléphonerait immédiatement aux deux autres. Ces deux-là s'engageaient à offrir le soir même, au favori du sort, un bon dîner au restaurant : un événement aussi sensationnel que le har-

ponnage du premier client méritait cette manifestation d'affectueuse solidarité.

Et comme il fallait donner à l'engagement d'honneur toute la solennité désirable, on quitta *La Source* pour aller échanger devant la statue de Broca le serment terrible qui enchaîne les consciences !

La formalité rituelle accomplie, Fondery, Goultier et Rivellin s'étaient séparés, leur accord spécifiant qu'ils n'auraient plus de rapports entre eux avant le fameux coup de téléphone.

Le lendemain, chacun des trois nouveaux docteurs commença son stage, attendant de deux à six heures dans son cabinet l'éventuel client, et employant son temps selon son tempérament.

Fondery passait les heures à demander aux cartes la révélation du dénouement souhaité : le premier client serait-il pour aujourd'hui ?... Serait-ce un homme ou une femme ?... Appartiendrait-il à la classe riche généreuse ou au prolétariat miséreux ?

Goultier, consciencieux à l'excès, et même de

caractère timoré, relisait les dernières communications à l'Académie de Médecine de crainte qu'une demi-journée d'inattention ne l'empêcha de rester « à la page ».

Quant à Rivellin, somnolant sur son divan, il réalisait en toute insouciance l'homme de La Fontaine qui attend la Fortune dans son lit.

Il y avait quatre jours que durait cette triple veillée des armes, lorsque le téléphone résonna chez Goultier :

— Monsieur ! criait la concierge, c'est un monsieur inconnu qui vient de demander si le docteur consultait et s'il était chez lui... Il monte ! Mais mon mari monte plus vite que lui pour ouvrir la porte.

Goultier avait pensé en effet que la réception des clients par un serviteur mâle serait d'un effet plus impressionnant :

— Le docteur Goultier ?

— C'est ici, répondit le concierge un peu essoufflé.

Et, comme il était entendu encore, le nouveau

venu fut introduit, à cause de l'affluence supposée des clients, dans le petit salon.

Le premier client ! C'était lui, Goultier, qui l'avait ! Il esquissa un petit pas, alla, pour prévoir une défaillance de mémoire, étaler son formulaire dans le réduit où il irait, le cas échéant, se laver les mains, et se hâta, selon les conventions sacrées, de téléphoner à ses deux copains :

— Allo ! C'est toi, Fondery ?... Hé bien, dis donc, mon vieux, tu sais, ça y est ! Il est là, dans le petit salon, le client numéro un !

— Non ? Veinard, va !... Et moi qui rate toutes mes *patiences !*... Alors à ce soir, le gueuleton ? Où çà ?

— Chez Paillard, huit heures.

— Tu n'y vas pas de main morte !... Enfin puisqu'on l'a juré sur Broca ! A ce soir...

Le temps de changer de numéro :

— Allo ? C'est toi, Rivellin ?... Dis, donc, ça y est ! C'est moi qui le tiens, le client !

— Veinard !... Moi, je dors toujours !... Enfin à ce soir... Soit, chez Paillard...

Goultier téléphona aussi à son père et à sa mère, à sa sœur mariée, à son oncle, et puis d'un pas ferme il alla ouvrir la porte du petit salon. Le client se leva, s'inclina, passa dans le cabinet, et, sur le fauteuil qu'un geste lui désigna, s'assit :

— Il n'y a pas longtemps que vous pratiquez, n'est-ce pas, docteur ? dit-il.

— Non, pas chez moi, répondit Goultier, un peu étonné par ce préambule, mais comme interne il y a longtemps que j'ai une clientèle que plus d'un confrère arrivé m'envierait... Qu'y a-t-il pour votre service ?

— C'est moi qui suis au vôtre, docteur... Voici : j'ai la spécialité des installations électriques pour médecins, spécialistes ou non ; alors, dès que j'apprends qu'un jeune docteur vient d'ouvrir son cabinet...

— Et... c'est pour cela que vous venez ? balbutia Goultier, ahuri en songeant à ses coups de téléphone de tout à l'heure.

— Je vous consentirai les conditions les plus avantageuses.. Vingt pour cent... J'attendrai

même pour le règlement que vos affaires... Voici mon catalogue...

— Je n'ai besoin de rien ! Je me fiche de vos appareils et de vos conditions !... A-t-on jamais vu ça ? Quand j'ai six clients qui attendent par là !

Le monsieur se retira précipitamment, un peu bousculé, et l'infortuné débutant-médecin, honteux d'avance des gorges chaudes qu'allaient faire à propos de son aventure les deux camarades, décida de mettre pourtant sa conscience en repos :

— Allo ! allo ! Le docteur Fondery, s'il vous plait...

Mais à peine avait-il prononcé cet appel que son concierge rentrait, affolé, dans le cabinet.

— Monsieur sait ce qui arrive ? Le faux client de tout à l'heure...

— Hé bien ?

— Hé bien ! il vient de tomber dans l'escalier, et je crois bien qu'il s'est cassé une patte !

C'était la vérité. Deux locataires remontaient l'installateur d'appareils électriques qui geignait, la cheville fracturée :

Goultier fit le nécessaire :

— Ma foi, dit le patient, puisque vous avez commencé à me soigner, prenez mon pied en main et venez me soigner à domicile docteur ?

— Entendu. A demain.

On reconduisit chez lui le client inattendu, et le soir Goultier s'attabla chez Paillard aux frais de Fondery et de Rivellin.

— Au fait, demanda ce dernier, qu'est-ce qu'il avait le client qui est venu te consulter ?

Goultier eut la langue levée pour répondre « une fracture de la cheville », mais il réfléchit que l'énonciation de cette maladie qui se prête peu au déplacement du malade chez le docteur motiverait l'ahurissement de ses collègues, que les explications subséquentes démoliraient son prestige, et mettraient peut-être en question la légitimité du dîner ; et alors il répondit nonchalamment :

— De l'emphysème...

LE PRÉSIDENT MARTHINION

— Soyez bref, n'est-ce pas, maître, dit le président de la correctionnelle, généralement paterne et bonhomme, à Me Cordonnet, avocat du sieur Porgelart, accusé d'avoir battu sa femme au cours d'une scène de ménage... Soyez bref, l'audience est très chargée...

— Il n'y a pas que l'audience qui soit chargée, répliqua Me Cordonnet, qui avait bec et ongles... Chargé, je le suis aussi, Monsieur le président, et d'un devoir sacré, celui de défendre un innocent... Avec la permission du tribunal, je disposerai donc du temps strictement mais suffisamment nécessaire à l'établissement de la vérité.

Le président n'aimait pas les petites leçons :

— C'est que vous ne passez pas, maître, dit-il d'un ton goguenard, pour être ménager de vos paroles !

— Cela pourrait prouver, poursuivit tranquillement l'avocat, que les arguments psychologiques et juridiques affluent dans mon esprit plus abondamment que dans celui d'un autre.

— Interprétation originale de votre prolixité, qui vous est toute personnelle, maître !

— Je remercie le président de me reconnaître en même temps de l'originalité et de la personnalité ; c'est un correctif flatteur à une boutade que regrette certainement sa courtoisie bien connue.

Le président se tourna alternativement vers ses deux assesseurs, accompagna d'un geste découragé ce marmonnement : « Çà pourrait durer dix ans ! », et dit à haute voix :

— Assez de préambules, venons à la cause.

La cause ? Elle était simple comme bonjour. Porgelart était un brave homme, doux, tranquille, facile à vivre, marié à une mégère quinteuse et violente. Patiemment, pendant quinze

ans, il avait supportéses criailleries et ses colères injustifiées, et puis un jour, exaspéré, il lui avait envoyé une de ces maîtresses gifles que suivent, ou bien la stupéfaction silencieuse, ou la tapageuse crise de nerfs. Entre les deux, MmePorgelart avait choisi la crise de nerfs tapageuse, plus propice à sa vengeance. Les voisines s'étaient, en effet, ameutées, elle leur avait montré des noirs qu'elle s'était faits en tombant dans l'escalier de la cave, et toutes lui avaient offert de lui servir de témoins à charge contre son abominable époux.

Bien qu'il fût excellent homme, et d'esprit intègre, le président Marthinion, vexé de n'avoir pas eu le dernier dans son escarmouche aigre-douce avec Me Cordonnet, était tout disposé à faire supporter au client le poids de son petit ressentiment. Aussi, quand les témoins douteux eurent affirmé sous la foi du serment que lorsqu'ils avaient pénétré dans le logement de Porgelart celui-ci tenait un *énorme* manche à balai (comme si les manches à balai n'étaient pas tous à peu près du même calibre) et s'achar-

nait sur sa victime, qui demandait grâce, se montra-t-il peu disposé à prolonger les débats :

— Voyons, maître, dit il avec une nuance d'impatience, la cause est entendue ?

— Puisque la cause est entendue, répondit Me Cordonnet, il me sera bien permis de me faire entendre à mon tour ?... Car je prétends, messieurs, qu'il n'y a pas de petites causes : il n'y a que de petits juges et de petites consciences ! Je prétends qu'un tribunal doit la justice aussi minutieuse, aussi attentive, à l'accusé du délit puéril qu'à celui du crime capital !... Porgelart, l'enquête l'a démontré, est un homme inoffensif, réservé, timide ; il avoue lui-même, non pas avoir frappé sa femme avec un bâton ainsi que l'affirment faussement des commères par esprit classique de solidarité féminine, mais lui avoir donné un soufflet, un vulgaire soufflet, lequel, soit dit entre nous, était loin de représenter les intérêts d'une animosité de quinze années aussi justifiée !... Je vous le demande, messieurs, lequel de nous, en butte aux tracasseries véhémentes d'une femme insupportable,

n'a jamais eu, l'espace d'un éclair, la tentation d'accorder à son exaspération le soulagement d'un geste frappeur ?... Et si j'invoque seulement votre mémoire ancienne, c'est qu'il ne me convient pas, par respect de la vie privée, d'évoquer le témoignage éventuel de pénibles agitations domestiques récentes...

Cette allusion nullement déguisée à la discorde qui régnait à l'état habituel dans le ménage du président Marthinion, du fait du caractère épouvantable de Mme Marthinion, et qui était de notoriété publique au Palais, amena un minimun prudent de sourire sur les lèvres des assesseurs. Le président, lui, feignit de ne pas comprendre : à la suite d'une scène particulièrement orageuse, sa femme s'était retirée chez sa mère, et, comme il menait depuis six semaines une existence douce et tranquille de garçon, il voulait oublier, dans un esprit d'impartialité, ses propres rancunes matrimoniales :

— Rien, absolument rien, dit-il, ne justifie les voies de fait !... Où irions-nous, où irait la société, si...

Un remue-ménage interrompit brusquement l'admonestation présidentielle : incommodé par la chaleur, le doux Porgelart venait de se trouver mal :

— Soignez-le, et ouvrez les fenêtres. On étouffe... Nous reprendrons l'audience dans un quart d'heure.

A peine était-il sorti de la salle qu'un garçon vint apporter une carte au président... Une dame le demandait d'urgence dans le petit salon de réception. Il regarda la carte : c'était sa femme ! Elle l'attendait, agitée, rouge de fureur, les yeux hors de la tête :

— J'arrive par le train de trois heures sept, s'écria-t-elle *ex abrupto*, et je n'ai pas voulu attendre jusqu'à ce soir pour te dire ma façon de penser ! Alors, comme ça, tu supportes que je sois six semaines absente sans m'envoyer un mot pour m'engager à revenir ? Parbleu, je comprends ! Pendant ce temps-là, monsieur, délivré de son boulet, s'amuse et fait la fête ! Un magistrat, c'est du propre !

— Je t'en supplie, Clémence, ne crie pas si

fort, suppliait le président, ce n'est ni le moment ni le lieu pour me faire une scène...

— Une scène ! Une scène ! C'est le mot que vous avez inventé, vous autres hommes, pour ridiculiser les réclamations et les plaintes justifiées de vos femmes !... Du reste, tu ne m'as jamais aimée ! Seulement, comme tu étais ambitieux, que tu voulais te pousser dans la magistrature, et que papa était sénateur et influent, tu t'es dit...

Menaçante, elle hurlait tout cela sous le nez de son mari, lequel, inquiet et agacé par la pensée du scandale, sentait la colère l'envahir :

— Tais-toi, Clémence ! Tais-toi ! répétait-il, s'efforçant de calmer la virago... Nous nous expliquerons à la maison...

Mais Mme Marthinion avait perdu tout équilibre, et continuait à l'invectiver sur un diapason qui confinait à présent à la vocifération.

— Tais-toi ! s'écria enfin le président hors de lui en levant la main, ou sans cela je te...

— Il va me battre ! Il va me battre !... Il

m'a battue ! balbutia la dame, qui se jeta sur la porte, et s'enfuit, hagarde, suffocant de fureur.

Trois minutes après, le président Marthinion, encore un peu pâle et un peu tremblant, la toge un peu en désordre, se rasseyait dans son grand fauteuil, et ayant pris hâtivement, pour la forme, l'avis des juges :

— Vous êtes remis, mon brave Porgelart ? dit-il à l'inculpé d'une voix où il y avait maintenant de la compassion... Allons, tant mieux... L'audience est reprise... Qu'est-ce que je disais donc avant la suspension ? Ah ! oui... Je disais que rien ne justifie les voies de fait... mais, allais-je ajouter, il y a des circonstances particulières où la responsabilité d'un homme peut être considérablement atténuée par des provocations exaspérantes, et où la gifle apparait comme un simple réflexe défensif du système nerveux à bout de résistance... C'est *notre* cas, Porgelart... Allez-vous-en, rentrez chez vous, et ne recommencez... qu'à la dernière extrémité !

LES DEUX BUSTES

Le distingué sculpteur Bourchamps, n'ayant pas séance ce jour-là, par extraordinaire, modelait en cire la première petite esquisse d'un groupe commandé par l'Etat : *la Renommée hésitant entre le Talent et la Médiocrité*, quand on sonna à la porte de l'atelier. Il alla ouvrir et se trouva en face d'un élégant monsieur entre deux âges, derrière lequel se tenait un homme de mise simple mais correcte :

— Monsieur Bourchamps ? demanda le visiteur.

— C'est moi, monsieur...

Bientôt assis dans un bon fauteuil, le visiteur prit la parole :

— Maître, dit-il d'un ton qui révélait un irritant

contentement de soi-même, je suis le comte Oscar de Saint-Chevron, membre du Cercle des Intellectuels... Quant à ce brave garçon que vous paraissez regarder avec intérêt, c'est mon domestique... Hélas ! à force d'avoir l'âge de voyager sans ma bonne, j'arrive à celui où l'on ne peut circuler sans son valet de chambre : à cause d'ennuyeux vertiges d'estomac, je me fais accompagner par mon fidèle Goënnec, chargé le cas échéant de me ramasser et de me replanter sur mes jambes... Mais je viens au but de ma visite : j'ai quarante-cinq ans, âge dans lequel je suis décidé à m'incruster pendant au moins dix années, lesquelles vont constituer la période, si j'ose dire, immobile et statique de mon existence, quelque chose comme la plate-forme après la montée et avant la descente... C'est le moment indiqué pour fixer le souvenir de mon apparence physique dans la plénitude de son « caractère », comme vous dites, vous autres, les artistes... Je ne pouvais m'adresser mieux qu'à l'auteur de tant de bustes mondains célèbres.au maître qui — par-

donnez cette saillie à l'auteur attitré des revues du Cercle — au maître, dis-je, qui trouverait le moyen de donner du charme et de l'esprit même à une tête... de pont !

— Charmant...

— Regardez-moi, mon cher maître... Je suis sûr que ma physionomie vous intéressera prodigieusement.

Précisément Bourchamps, depuis l'entrée du comte, examinait sa tête et, à mesure qu'il en détaillait les désespérantes banalités, se sentait dégoûté de la sculpture, à croire que le désir d'en faire ne lui reviendrait plus jamais... Il n'y avait rien, absolument rien à se mettre sous le pouce dans cette face en mie de pain, sans même une tare récréative, et, devant ce néant esthétique, l'artiste regrettait les clients à faces de singe ou de vautour qui l'avaient obligé à s'improviser parfois animalier.

— Eh bien ? interrogea le comte, un peu étonné de se voir considérer si longtemps par un œil compétent sans que cet examen suscitât de flatteuses réflexions.

— Eh bien, cher monsieur... oui... évidemment... le trois-quart est très personnel... et dans un marbre bien patiné...

Le prix de quinze mille francs convenu, on décida de commencer le buste tout de suite, et Bourchamps, quelques instants après massait autour d'une armature des blocs de terre glaise, cependant que le modèle arborait un sourire à la fois niais et conventionnel.

— Quelle belle tête, décidément ! proféra tout à coup le statuaire.

— N'est-ce pas ? répondit le comte en se redressant encore un peu plus.

— Excusez-moi, mais je parle de celle de votre valet de chambre...

— De la tête de mon valet de chambre ? De Goënnec ? reprit Oscar de Saint-Chevron, stupéfait.

— Oui, continua Bourchamps en allant regarder de plus près l'homme assis à l'écart... Le caractère magnifique de son masque m'a frappé dès son entrée... Le dessin des arcades sourcilières est étonnant... Et l'énergie des

maxillaires ! Et la distinction de l'attache du cou !

— Maître, si le buste de mon domestique vous intéresse plus que le mien, interrompit le comte, tout à fait vexé, il ne faut pas vous gêner !

— L'un n'empêche pas l'autre ! s'écria Bourchamps... Il y a un superbe morceau à exécuter, qui pourrait rappeler certains beaux bustes italiens... une figure d'aventurier de la Renaissance, par exemple...

L'effigie rondouillarde du maître et celle, énergique et accentuée, du domestique furent menées à bien simultanément par le statuaire, la première dans le silence de la résignation commerciale, la seconde dans une explosion d'enthousiasme artistique renouvelée à chaque séance.

Le comte dissimulait son dépit parce qu'il escomptait la revanche que lui procurerait, au Salon, un succès bien parisien.

A ce Salon, son buste fut placé en évidence, et en pleine lumière, tandis que celui du domestique devenu *Condottière au XVIe siècle*, grâce

à une amorce de cuirasse vénitienne, était relégué dans la pénombre d'un coin sacrifié.

Il arriva pourtant que le jury, dédaigneux de toute hiérarchie sociale, passa avec indifférence devant le patron et accorda toute son admiration au valet de chambre auquel il décerna la médaille d'honneur, ordonnant en même temps le transfert de l'œuvre récompensée à la place du « navet », et *vice versa*.

L'exposition close :

— Gardez donc un peu mon buste chez vous, demanda le comte de Saint-Chevron à son sculpteur... Vous recevez de grandes dames très riches, et je ne serais pas fâché de redorer un peu par un mariage les perles de ma couronne... Exhibez-moi en bonne place, et, à l'occasion, faites adroitement l'article... Je reviendrai un de ces jours pour savoir...

Il revint en effet deux mois après.

— Ainsi, mon cher maître, aucune grande dame huppée n'est encore tombée en arrêt devant mon image ? C'est inconcevable !... A propos, vous savez que Goënnec m'a quitté pour

se marier avec une modeste fille de son pays breton... Tiens, au fait, je ne vois plus son buste... Vous l'avez vendu ?

— Oui... à lui-même...

— A lui-même ?

— Seize mille... Figurez-vous qu'une richissime rastaquouère a vu ici son portrait, à eu le coup de foudre, m'a demandé son adresse, lui a donné rendez-vous et l'a épousé... comme un simple tzigane... Il est aujourd'hui archimillionnaire !... Il m'avait prié de vous le cacher pour ne pas vous froisser.

— Oh ! le coquin ! Et dire que pendant ce temps-là mon buste à moi reste... reste...

— Puisque vous êtes révuiste, n'hésitez-pas, cher monsieur, et dites que votre buste reste... pour Comte !

UNE PASSION INTELLECTUELLE

Par un assez joli roman, *La Vierge aux yeux écossais*, par des nouvelles originales parues dans *Le Boulevardier Quotidien*, par un recueil de vers tendres, *La Lyre polycorde*, Jean Givery s'était acquis, à trente-deux ans, une notoriété qui commençait à déformer sa modestie et à agacer ses confrères.

Né dans un milieu de petits commerçants et n'ayant guère fréquenté jusqu'à ce jour que chez des intellectuels bohèmes, il rêvait de pénétrer dans les grands salons bourgeois et aristocratiques, où déjà l'on disait : « Ce Givery, d'où sort-il ?... Quel âge a-t-il ?... Comment est-il ? »

Or, un jour, notre écrivain trouva dans son courrier la lettre que voici :

« Monsieur, j'ai lu toutes vos œuvres, et j'ai suivi de loin votre ascension vers les cimes où vous appelle un génie fait d'originalité exquise, de subtile délicatesse, de supra-sensibilité. L'admiratrice passionnée qui vous écrit est une femme du meilleur monde, encore jeune, jolie, riche, veuve, éperdue de littérature et assoiffée d'idéalisme !... J'ai toujours rêvé d'être la Muse, l'Egérie, la grande associée intellectuelle d'un écrivain en marche vers la gloire ! Oh ! quelle radieuse existence nous pourrions accomplir grâce à une intime communion cérébrale de toutes les heures, de toutes les minutes !

« Hélas ! je ne vous connais même pas de vue, ayant en vain demandé votre portrait aux marchands de photographies !... Si l'éventualité d'une union absolue de deux âmes et de deux esprits, si le projet d'une fusion totale de deux pures ardeurs esthétiques et de deux pensées dégagées de toutes contingences bestiales, vous agrée, voulez-vous que je vous connaisse ?...

Si oui, voici ce que je vous propose : mardi, à quatre heures, vous vous promènerez rue de la Paix, trottoir de droite en partant de l'Opéra, la boutonnière ornée d'un menu brin de mimosa. J'irai à la même heure, je vous verrai et... le reste me regarde ! »

Jean Givery, cette lecture terminée, se regarda dans la glace. La nature l'avait fait petit, comme le Hassan de Musset, mais il ne paraissait pas que ce fût pour le faire, lui, avec soin. Un nez un peu fort, une bouche d'un dessin tourmenté, et des yeux à fleur de tête réalisaient en collaboration une physionomie du type dit « ingrat ».

— Qu'importe ! dit-il... Qui a lu mes ouvrages saura apercevoir dans mon regard la flamme intérieure... Le regard dans le visage insignifiant d'un homme de génie c'est le phare sur la côte désolée d'un pays merveilleux...

Le fameux mardi arrivé, il arbora sa tenue la plus avantageuse, mit ses chaussures aux talons les plus hauts, et, le revers de la jaquette garni du petit signe de ralliement, se rendit

à cinq heures moins le quart au rendez-vous romanesque qui allait lui ouvrir d'un seul coup toutes les portes de cette société dont il serait bientôt l'idole.

Arrivé sur le trottoir de droite de la rue de la Paix, il se mit à marcher doucement, affectant un air absorbé de poète en gestation d'œuvre géniale. C'était l'attitude qui devait évidemment achever de subjuguer sa conquête.

A cinq heures vingt, aucune femme, parmi toutes celles qu'il avait croisées, ne s'était encore précipitée en criant : « Maître, me voici ! »... Mais qui ignore qu'une femme est toujours en retard ?

Jean Givery continua de déambuler... A cinq heures quarante, rien encore. C'était incompréhensible... La crainte vint au romancier poète d'avoir exagéré la modestie de son mimosa, et, ayant aperçu, rue des Capucines, une marchande de fleurs, il se hâta d'acquérir une branche fournie, celle-là d'une visibilité non douteuse.

A six heures moins cinq, aucune promeneuse

ne l'avait abordé... Que signifiait ?... S'il s'était trompé de trottoir ?... Mais non, c'était bien celui de droite... Pourtant, les femmes sont si distraites !... Pour plus de sûreté il traversa la rue, et parcourut dans toute sa longueur le trottoir de gauche.

Toutes les horloges et les montres des étalages marquèrent six heures et quart sans que surgit de la foule agitée et papotante la moindre Muse, la moindre Egérie.

Jean Givery retraversa et refit dix fois le trottoir de droite, bombant la poitrine pour bien mettre en évidence le mimosa, indicateur de sa haute personnalité cérébrale. Ce fut en vain. Aussi, à sept heures, l'écrivain, ayant arraché nerveusement la grosse grappe jonquille, tout à fait ridicule à présent, rentra vivement chez lui, avec l'espoir de trouver le petit bleu chargé d'excuses affolées.

Ni ce jour-là, ni le lendemain, ni jamais,il ne vint de petit bleu, et Jean Givery avait depuis longtemps renoncé à percer le mystère de cette défection extraordinaire quand un soir, à trois

ans de là, dans un salon de ce monde dont il était maintenant un des ornements, le hasard lui apporta brusquement l'explication de l'énigme.

Au milieu d'un groupe, une jolie femme, haletant d'enthousiasme, parlait littérature. Les expressions « subtile délicatesse », « suprême sensibilité », « ascension vers les cimes » revenaient fréquemment dans ses discours. Aussi, lorsqu'elle se fut, par surcroît, déclarée « assoiffée d'idéalisme », l'écrivain ne douta-t-il plus qu'il ne fût en présence de sa correspondante de jadis.

Il s'arrangea de façon à se trouver seul avec la jeune exaltée dans un coin du salon pour obtenir la clé de l'énigme restée trois ans sans explication, et il apprit ceci : pendant le court laps de temps qui s'était écoulé entre l'envoi de sa lettre pressante et le jour du rendez-vous, elle avait fait la connaissance d'un jeune homme irrésistible, beau comme un dieu... Elle avait eu le coup de foudre et l'avait épousé...

La charmante passionnée d'intelligence appela un grand bellâtre qui passait et le présenta à Jean Givery, lequel s'aperçut vite qu'il avait affaire à un simple et magnifique idiot.

FLAMBARD ET VIGILANT

Tant qu'il était dans la maison, Flambard était un brave Flambard doux comme un mouton, un bon gros chien-chien à son pépère, caressant, frétillant de la queue à tout propos (et même hors de propos) et dont on ne manquait jamais de dire qu'il avait « des yeux humains » ou « un regard de personne ».

Mais, dès qu'il sortait dans le jardin, le brave Flambard devenait subitement un terrible Flambard, agité, grondant, aboyeur, une manière de fauve dont les yeux, sous l'effet de l'inquiétude et de la colère, s'injectaient de sang et s'illuminaient de lueurs phosphorescentes.

C'est que Flambard était un chien de garde de premier ordre. Personne ne longeait la pro-

priété sans être accompagné et invectivé par l'animal, bondissant constamment pour apercevoir par-dessus le mur bas, surmonté d'une barrière blanche, l'intrus qui suivait la route.

Il ne se taisait et ne se calmait que lorsque le passant était sorti de la zone soumise à sa surveillance..

Tant que les gens passaient simplement, ils en étaient quittes pour un accompagnement exempt de toute sympathie et pour un tapage que leurs efforts de conciliation ne faisaient qu'exaspérer. Mais quand ils prétendaient pénétrer, les choses se compliquaient. Soit qu'ils se présentassent à la grande grille d'honneur, soit qu'ils s'arrêtassent à la petite grille de service, ils voyaient se ruer contre les barreaux, le poil hérissé, les crocs au clair, une bête furibonde dont l'attitude aurait découragé tous les Bidels et tous les Pezons du monde. Il fallait attendre que quelque domestique, à la grande entrée, ou le garde, à la petite, vînt interposer, entre le visiteur et le cerbère, des objurgations autoritaires et des coups de fouet.

Sans cette précaution, il arrivait « du vilain ». Pour avoir voulu passer outre, un plombier, deux garçons bouchers, deux facteurs, quatre romanichels de nationalités imprécises, et une demi-douzaine de mendiants bien français, avaient été successivement appréhendés au corps (au mollet généralement) par le brave Flambard, dressé jadis à mordre les visiteurs inconnus, non à les lécher.

Notons cependant que la fureur agressive de Flambard ne s'exerçait exclusivement que vis-à-vis des gens pauvrement vêtus. Nombreux sont les chiens de maisons bourgeoises qui, accoutumés à voir leurs maîtres n'admettre dans leur intimité que des hommes, des femmes et des enfants mis avec recherche, prennent tout naturellement l'habitude de faire bon accueil aux personnes qu'ils flairent « du monde », et de réserver pour les cottes, les blouses, les bourgerons, les tabliers, ou pour les loques — si honnêtes gens que soient ceux qui les portent — les rigueurs de leur instinct de chien de garde.

Cette division simpliste par son chien de la société en deux catégories de citoyens : les individus bien habillés qu'il fallait caresser et les individus mal accoutrés qui étaient bons à dévorer, mettait depuis quelque temps M. Follardel, le propre pépère de Flambard, dans un grand embarras.

C'est que, pris récemment du désir ambitieux d'aller représenter au Parlement le coin de pays où il avait son importante propriété, M. Follardel s'était découvert des convictions socialistes et égalitaires un peu inattendues.

Or son garde l'avait averti que Flambard était pour lui exactement le contraire d'un bon agent électoral. On pardonnait encore au candidat sa richesse, puisqu'il était entendu que toute la région en profitait, mais on lui gardait rancune de l'attitude hostile de son chien, dressé, semblait-il, à mordre le pauvre monde.

Bien qu'aimant beaucoup son fidèle Flambard, M. Follardel dut se résoudre un jour, dans l'intérêt de son élection, à se séparer du toutou aux préférences aristocratiques par trop

compromettantes. Il le mit en pension chez un ami, et acquit d'un paysan un autre chien de garde, répondant au nom caractéristique de Vigilant, qui prit la place du camarade, sacrifié à la vindicte populaire.

Elevé dans une ferme où ne fréquentaient que des villageois en vêtements de travail, celui-là, au moins, serait l'ami des prolétaires et les traiterait avec tous les égards que l'on doit à des électeurs.

C'est, en effet, ce qui arriva. A l'inverse de Flambard, Vigilant accueillit avec des trémoussements affectueux tous les bourgerons, toutes les blouses et toutes les cottes qui se présentèrent dorénavant aux deux grilles... Et tout eût été pour le mieux s'il n'eût, par contre, exprimé par des rages de bête féroce, à tout ce qui était bourgeoisement habillé, une haine irréductible!

Ce fut au tour des amis, des connaissances, des voisins, des notables et des fonctionnaires de la ville, des propriétaires et des châtelains des environs, à ne plus pouvoir sonner ici ou là

sans risquer d'être mis en pièces par un carnivore forcené, évidemment préposé au déchiquetage de tout bourgeois à mise recherchée.

Les gens bien mis se froissèrent et s'indignèrent à leur tour. Beaucoup d'entre eux « coupèrent » le richard renégat, bientôt affolé de perdre d'agréables relations de son milieu, dont il s'aliénait simultanément la bienveillance politique.

Que faire ? Comment ménager à la fois la chèvre prolétaire et le chou bourgeois ? Comment concilier la double intransigeance du cabot de ville et du cabot des champs ?

M. Follardel cherchait depuis un mois la solution de ce problème compliqué, lorsqu'un matin, sortant du bain, il proféra — ni plus ni moins qu'Archimède — le cri joyeux du dénicheur de solutions libératrices !

Sans plus attendre, il sépara par un mur l'entrée de service du reste du domaine, et puis, ayant rappelé Flambard de son exil, il lui rendit la garde de l'entrée des « visites », cependant qu'il affectait Vigilant à la sur-

veillance de la poterne réservée aux fournisseurs.

Ainsi tout rentra dans l'ordre normal : à la grille d'honneur, qui était leur entrée exclusive, Flambard reçut les visiteurs huppés avec toutes les marques de déférence qui leur étaient dues, témoignant sans ménagements aux autres qu'ils se trompaient de porte, tandis qu'à la grille de service Vigilant exprimait aux petites gens qu'elles étaient chez elles, et faisait violemment comprendre aux aristos qu'ils se fourvoyaient !

LE MÉMOIRE DU PLOMBIER

— Qu'est-ce que c'est, Maria ?

— Monsieur, c'est la note du plombier.

— Donnez, et dites que je passerai payer.

Raymond Fangelin, l'homme de lettres bien connu, ouvrit l'enveloppe et déplia une feuille de papier qui portait, à côté d'un cartouche où figuraient des médailles obtenues dans des expositions, cet en-tête : *Couverture, Gaz, Plomberie. — Honoré Rivoche, 216, rue Meilleraie.*

Sous cet en-tête des lignes d'écriture se succédaient auxquelles des chiffres faisaient vis-à-vis.

Raymond Fangelin s'installa dans son fauteuil et dégusta le document suivant :

VÉRIFICATION ET REMPLACEMENT DU ROBINET D'EAU DE LA CUISINE POUR INSUFFISANCE DE DÉBIT

Avoir ouvert le robinet ....Fr.	0	20
Constatation de l'insuffisance du débit.........	0	10
Avoir refermé le robinet après constatation.......	0	20
Temps passé.................................	0	30
Fermeture du compteur à eau pour travaux. Dérangement...............................	0	80
Enlèvement du vieux robinet....................	1	30
Fourniture d'un robinet neuf de calibre plus fort.	8	»
Façon de soudure de jonction en plomb et cuivre ..	2	20
Pose et montage du robinet sur son raccord et façon de joint..............................	2	»
Cuir gras pour joint.........	0	75
Temps passé................................	2	»
Etre allé rouvrir le compteur à eau. Dérangement.	0	80
Avoir ouvert le robinet neuf pour essayer le débit.	0	20
Avoir constaté que le débit était toujours le même.	0	10
Refermé après constatation....................	0	20
Temps passé................................	0	15
Avoir discuté avec le client sur l'inutilité évidente du travail et sur les causes probables de l'insuffisance du débit. Temps perdu.................	2	»
Avoir conclu que l'insuffisance du débit d'eau venait du manque de pression de la Ville et non du calibre du robinet.................	0	30
Ramassage des outils. Temps passé............	0	30
Total....................................	22	40

L'écrivain demeura rêveur devant ce singulier dosage au compte-goutte du temps et de l'effort (dosage traditionnel depuis qu'il y a des hommes — et qui plombent) ; mais l'exactitude de ce dosage échappant à sa compétence, il régla purement et simplement la facture, et n'y pensa plus.

Or, deux ans après, il ne fut pas peu étonné de lire un jour sur une carte de visite présentée par la femme de chambre : *Honoré Rivoche, entrepreneur de plomberie.*

— Introduisez, ordonna-t-il.

M. Honoré Rivoche entra. C'était un gros homme qui portait sur une tête congestionnée une calotte de cheveux grisonnants, durs et courts comme les poils d'une lanière à frictions. Il était épanoui et verbeux :

— Mon cher maître, dit-il une fois assis, je viens vous demander quelque chose qui... enfin voilà : les uns, quand ils ont fait leur affaire et qu'ils ont le sac, se paient la folie d'une commandite de théâtre, ou bien une belle chasse, ou bien encore une écurie de course...

ou bien autre chose... Moi, je me paie un journal... Oui, ça m'a toujours démangé d'avoir un grand canard à moi... Bref, je me paie ce joujou là ! J'ai enlevé Jean Fardou à l'*Eclaireur Parisien* et j'en fais le rédacteur en chef de mon journal *Les Echos de Lutèce*... C'est lui qui a trouvé le titre... Il paraît que *Lutèce* ça veut dire *Paris* en vieux français... Mais je viens au fait : vous êtes, à ce que l'on m'a dit, le journaliste tout à fait à la mode, alors nous voulons absolument que la première chronique de tête du journal soit de vous !

— C'est que j'ai beaucoup à faire...

— Nous vous laissons le choix du sujet... Quant à vos conditions, elles seront les miennes... Je ne veux même pas les connaître aujourd'hui... Allons, je vous en prie !... Est-ce entendu pour le 4 du mois prochain ?... Nous paraissons le 6 ?

— Soit, entendu pour le 4.

* * *

A la date exacte, l'entrepreneur reçut l'ar-

ticle de Fangelin, charmant et spirituel comme à l'ordinaire, et le publia dans le premier numéro des *Echos de Lutèce*, dont il constitua l'attraction sensationnelle.

A la fin du mois, M. Honoré Rivoche, dépouillant son courrier, sortit de son enveloppe un papier sur lequel, non sans stupeur, il lut :

CHRONIQUES, FANTAISIES, ARTICLES DE FOND.
RAYMOND FANGELIN, 77, RUE HOZIER

EXÉCUTION D'UNE CHRONIQUE POUR LE JOURNAL
Les Echos de Lutèce :

Avoir ouvert le robinet de l'imagination..... Fr.	50	»
Avoir fait couler une série de sujets variés, et choisi l'un d'eux..........................	85	70
Avoir fermé le robinet de l'imagination.........	50	»
Fourniture d'un sujet neuf....................	500	»
Pose dudit sur le papier......................	500	»
Fourniture dudit papier......................	0	30
Soudure du préambule au corps de la chronique.	30	»
Avoir fourni deux néologismes inédits à 75 francs l'un....................................	150	»
Avoir fourni six mots d'esprit à 50 francs l'un..	300	»
Plus une comparaison originale...............	65	»
Soudure de la conclusion au corps de la chronique...................................	30	»

Fourniture d'une signature de première qualité	500 »
Avoir relu	100 »
Correction d'une faute d'orthographe	0 15
Fourniture d'accents divers et signes de ponctuation	10 »
Temps passé	200 »
Pose de la plume et fermeture de l'encrier	0 50
Total	2.571 65

LA PRINCESSE HAUTAINE

(CONTE ÉVIDEMMENT PERSAN)

Il y avait une fois un pauvre diable de Persan qui aurait répondu au nom de Bazir si on l'avait appelé. Mais comme il était misérable au delà de l'estimation la plus pessimiste, personne ne lui adressait la parole. Il ne conversait qu'avec quelques parias qui se souciaient peu de son nom, habitués qu'ils étaient à s'interpeller entre eux de cette façon simplifiée : « Eh ! dis donc, toi, l'autre pouilleux !... »

Bazir n'avait pas de métier. Quand la faim le pressait, il suivait une voiture transportant des sacs de riz, faisait un petit trou dans l'un des sacs, et recueillait de la fontaine de riz qui coulait interminablement deux poignées de

grains dont il subsistait quatre jours — car le riz gonfle énormément à la cuisson.

Lorsque la soif se faisait sentir, il embrassait sur la gueule un étrange petit lion en porphyre, lequel projetait perpétuellement dans une vasque, par ladite gueule, un filet d'eau fraîche et pure, vu qu'il était un lion de l'espèce dite « de fontaine ».

Ne pouvant, à cause de ses ressources nulles, autrepart que demeurer dans la rue, Bazir n'avait que l'embarras du choix des logements. Il avait opté pour le voisinage immédiat de la vasque au petit lion étrange pour trois raisons : la première, c'est qu'il avait ainsi la boisson à portée de ses lèvres ; la seconde, c'est que là passaient tous les chariots transportant le riz ; la troisième, c'est que le mur élevé du Sérail projetait toute la journée sur ce coin une ombre rafraîchissante...

Car ceci se passait, comme tous les contes persans authentiques, dans les temps très anciens où le soleil était sensiblement plus en feu qu'à présent.

A quoi pensait Bazir entre ses gorgées d'eau et ses bouchées de riz ? A rien. Il s'était vraisemblablement dit une fois pour toutes : « Je suis Oriental, donc fataliste ; attendons la suite. »

Et il attendait sous un platane, qui possédait cette qualité d'abri sans espérance que nous attribuons chez nous à l'orme.

Bazir avait donc renoncé depuis longtemps à toute intervention de l'imprévu dans la monotonie de ses jours, quand se produisit un événement extraordinaire.

Très haut, dans le mur blanc et uni du mystérieux Sérail, une petite fenêtre immuablement obstruée par un volet de moucharaby était percée. Ce petit carré sombre, oasis minuscule dans l'immense désert de chaux éclatante, constituait le point de mire naturel de Bazir pendant les heures interminables qu'il passait étendu sur le dos. Depuis l'âge de douze ans — âge auquel, renonçant aux jeux agités, il était devenu un paresseux immobile conscient — il regardait ce volet ajouré sans autre effort d'esprit que cette pensée : « C'est un volet, et il est

à jour... » Cette vérité mijotait dans sa cervelle depuis vingt-trois ans, puisqu'il en avait trente-cinq, au moment où commence cette histoire bien persane.

Donc un soir, à l'heure où les chameaux vont boire quand on les y mène, le petit volet, à la grande stupéfaction du contemplateur, bascula, et sous le store de bois ainsi improvisé apparut curieux, inquisiteur, effaré de son audace, le visage de jeune femme le plus ravissant, le plus frais, le plus délicieux, dont jamais conteur des *Mille et une Nuits* ait entrepris la description !... L'apparition paradisiaque ne dura, hélas ! qu'un court instant. Le charmant visage fut soudain ramené en arrière par une intervention brutale, et le volet claqua sec, cependant qu'éclatait le tapage relatif d'une aigre voix d'eunuque.

Trop tard ! le coup était porté... Le rêveur passionné et romanesque qui somnole traditionnellement dans le cœur de tout Persan ancien venait de se réveiller : Bazir aimait !

Et il devint le Geoffroy Rudel languissant

d'une Princesse, non pas lointaine, mais plutôt, à cause de l'altitude de la fenêtre, hautaine...

A partir de cette minute sa vie eut son secret, son âme eut son mystère...

Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur l'avenir réservé à son amour. Des murs épais, des portes verrouillées, des gardes armés, et pas mal d'autres obstacles encore s'opposaient à tout développement optimiste de l'aventure. Ce qu'il souhaitait seulement, c'était revoir une fois, une seule fois, la merveilleuse Princesse hautaine, avant d'aller se volatiliser dans l'Infini... Hélas ! un bruit de martèlement lui avait révélé qu'on clouait implacablement le moucharaby ! Pour apercevoir seulement la Princesse à travers l'ajour du volet il aurait fallu grimper jusque là-haut... Or, si renommé que soit le Levant pour ses échelles, il n'en fournit pas communément de si élevées, surtout à l'usage des simples gueux.

Cependant Bazir, contemplant, allongé sur le dos, la fenêtre à jamais close de l'aimée, eut un sursaut d'espoir en apercevant, dans le pro-

longement de son rayon visuel, une des branches du platane, laquelle tendait vaguement dans la direction de son rêve... Les Orientaux, surtout dans les contes d'amour, sont ingénieux et patients ; une expression de satisfaction se peignit sur les traits du Persan couché; il eut le trémoussement d'un homme qui s'installe pour une attente prolongée...

Et il attendit vingt-cinq ans, au bout desquels il constata que la branche du platane atteignait enfin le panneau du moucharaby, et qu'elle était de force à supporter le poids d'un grimpeur. Secouant alors une apathie contemplative demi-séculaire, il monta le long de la branche, par une sombre nuit...

Parvenu à la hauteur du volet, il y colla son œil, et put regarder dans la chambre brillamment illuminée : sur un divan se tenait accroupie une énorme maman sultane de quarante-cinq ans, débraillée, que la privation de grand air avait fané, et que le manque d'exercice et de corset avait conduite doucement, mais sûrement à un enlisement adipeux sans remède... Une

douzaine d'enfants d'âges échelonnés grouillaient autour d'elle, talochés par six vieilles négresses luisantes.

Il fallut à Bazir exactement vingt secondes pour dégringoler du point qu'il avait mis en somme un quart de siècle à atteindre. Il s'incrusta de nouveau dans la place que son séjour prolongé avait creusée dans le sol ; seulement comme la fenêtre ne l'intéressait plus et qu'il sentait le besoin de se délasser de quarante-huit ans d'ankylose, il se coucha cette fois sur le ventre.

LA BARBE

— Ecoute, Edmond...

— Quoi ma chérie ?

— Alors, décidément, tu ne veux pas me faire ce grand plaisir ?

— Quel ?

— Tu sais bien... de raser tout à fait ta barbe et tes moustaches.

Et Huguette Virebault, ayant passé ses deux bras autour du cou de son mari, regardait celui-ci avec une moue gentiment suppliante.

Edmond s'était dégagé doucement de la petite étreinte intéressée, et avec un peu d'humeur :

— Non ! Je ne me raserai pas !... Et cela pour deux raisons : la première, c'est que tu me demandes régulièrement le sacrifice de ma

barbe chaque fois que tu reviens d'une fête chez des Américains, et que ça m'agace de sentir nettement que tu viens d'être impressionnée par leurs faces glabres... La seconde raison, c'est que cela me vexe de penser que tu m'as distingué jadis avec barbe et moustaches et que, simplement parce qu'il y a eu la guerre, je dois changer de physionomie pour continuer à te plaire !

— Les hommes sont-ils bêtes ! Mais tu devrais être ravi que je te demande tendrement cette petite concession à la mode et à mes goûts, quand je pourrais si bien m'intéresser à un visage tout fait parmi ceux de tous les hommes rasés qui nous entourent !

— Eh bien non, mille fois non ! Je n'admets pas qu'après huit ans de mariage une honnête femme exige que son mari s'applique à ressembler à un tas d'individus étrangers, sous prétexte que ces individus réalisent son dernier idéal esthétique !

— C'est bon, reprit Huguette avec un air pincé, garde ça... Mais tu pourrais toujours te

faire couper un peu les cheveux... Tu les portes un peu trop à la bolcheviste !... Ils commencent à tirebouchonner autour de tes oreilles.

— Cela, c'est autre chose, accorda Edmond, conciliant, j'ai été bousculé tous ces jours-ci et n'ai pu aller chez le coiffeur... Mais tu as raison, et j'irai pas plus tard qu'aujourd'hui, car ces petits cheveux débordant le faux-col sont, en effets, très vilains.

A cinq heures, en sortant de son bureau, Virebault s'en alla chez son coiffeur... Bien sûr que non il ne se ferait pas raser un seul poil de barbe ou de moustache ! Ces concessions-là, c'étaient des petites lâchetés pour fiançailles ou lune de miel !... Certes, il aimait profondément, amoureusement même, sa femme, mais il ne jugeait pas nécessaire, pour le lui prouver, de satisfaire une fantaisie au fond parfaitement immorale.

Par chance, Victor, le garçon coiffeur attitré d'Edmond Virebault, se trouvait disponible :

— Rafraîchissez-moi les cheveux, et vous me ferez une rapide et légère friction à la violette,

commanda l'arrivant en s'installant dans le fauteuil canné.

Le garçon avait à peine commencé à faire cliqueter ses ciseaux quand un monsieur tout rasé, à l'allure autoritaire, pénétra vivement dans la boutique ; il avisa Victor et s'avança vers lui :

— En avez-vous pour longtemps, Victor ? demanda-t-il d'une voix où perçait de l'impatience :

— Non, monsieur de Brillande, répondit, obséquieux, le coiffeur... un petit rafraîchissement et une friction.

Le monsieur parut hésiter, et puis, sèchement :

— Je suis pressé... j'ai un rendez-vous... Vous être sûr que vous n'en avez pas pour longtemps ? insista-t-il.

— Dix petites minutes.

— Alors j'attends.

Le sans-gêne voisin de l'impertinence avec lequel ce monsieur de Brillande s'était enquis de la durée probable de « l'accommodement » d'Ed-

mond Virebault avait singulièrement irrité celui-ci. Il s'était retenu à quatre pour ne pas répondre vertement au monsieur si pressé que le travail durerait ce qu'il lui plairait de le faire durer, et que s'il n'était pas content il n'avait qu'à s'adresser à un autre garçon ou à changer de boutique!... Finalement, il s'était tu, préférant à une stupide querelle une innocente vengeance.

Les cheveux rafraîchis, et quelques jets parcimonieux de violette envoyés à la volée, Victor commençait, encouragé par le regard approbateur de M. de Brillande, à débarrasser son client du peignoir quand Edmond déjà levé se rassit :

— Je réfléchis... Donnez-moi plutôt un bon shampoing...

C'était toute une affaire. Victor se rua à l'assaut de la chevelure pendant que le monsieur déçu, les bras croisés, pianotait nerveusement ses biceps.

Le shampoing donné, mousseux et abondant, et les cheveux bien séchés :

— Refaites-moi une friction pour me coiffer, ordonna Edmond.

Les mâchoires serrées, l'homme à visage d'Américain tenait bien, mais Virebault avait résolu de tenir mieux ; comme la friction terminée, la seule ressource du départ s'offrait maintenant à lui, il chercha quelle résolution pouvait l'empêcher de capituler encore :

— Au fait, dit-il tranquillement, enlevez-moi donc la barbe.

— La barbe ? balbutia Victor, ahuri.

— Hé oui, la barbe... pourquoi pas ?

Le garçon jeta un coup d'œil découragé au client pressé, qui, ayant consulté sa montre pour la dixième fois, commença d'arpenter la boutique en jouant des castagnettes avec ses doigts.

Comme bien on pense, la suppression de la barbe, travail minutieux et délicat, demanda du temps. Mais l'impatient, bien que sur le point d'éclater, tenait toujours :

— Ma foi, dit Edmond, les joues et le menton débarrasés, les moustaches maintenant ne

riment plus à rien ; faites-moi sauter les moustaches, et vive l'Amérique !

Cette fois la mesure était comble ; n'ayant plus, sans doute, que le temps indispensable pour aller à son rendez-vous, M. de Brillande eut un geste de fureur, sauta sur son chapeau et sortit en faisant claquer la porte.

Virebault n'avait plus sa barbe, mais il avait eu son adversaire.

Il se hâta de rentrer chez lui, où il dut, pour que sa femme, interdite, le reconnût, faire entendre sa voix :

— Ça, par exemple, c'est gentil ! s'écria-t elle, attendrie, en lui sautant au cou.

Edmond se laissa cajoler, embrasser, câliner, et se garda bien, pour conserver le bénéfice de sa soi-disant gentillesse, d'avouer qu'il s'était fait raser non par amour, mais par amour-propre.

L'OBSESSION ALIMENTAIRE

C'est dans une grande soirée, donnée par mes amis Voletard, qu'on me l'a présenté... Sans doute, s'il parle de moi, dit-il qu'on m'a présenté à lui, mais ce sont là des nuances bébêtes... Le fait essentiel, c'est que nous avons fait connaissance. Il s'appelle Maufruit, et il est docteur-médecin.

Désœuvré, m'ennuyant comme on peut s'ennuyer dans le monde entre des tables de poker quand on n'est pas joueur et des tangos quand on ne danse pas, je m'accrochai à ce docteur avec l'unique pensée de gagner onze heures et quart sans m'endormir. Ignorant la raison de ma cordialité, et cherchant peut-être aussi à atteindre sans s'assoupir un point du cadran,

il se prêta à cet accrochage. Et sous un maigre palmier, qui mourait visiblement du mal du pays, nous nous assîmes.

Naturellement, je parlai médecine ; cinq minutes,ne s'étaient pas écoulées que de la médecine en général j'étais passé à mon cas particulier, et qu'au bout de cinq autres minutes c'était une consultation gratuite que j'arrachai au complaisant docteur :

— Tout cela, dit-il après m'avoir écouté, c'est l'estomac, le foie, le pancréas, la vésicule biliaire... Et le mal vient de la nourriture, mal choisie, mal ingurgitée, donc mal assimilée... Et c'est de cela que l'humanité périra, bien longtemps avant la congélation planétaire.

— Alors, que faire, docteur ?

— Oh ! l'exposition de mes théories serait trop longue... d'autant que voici l'heure de la retraite, mais si vous voulez me faire le plaisir de venir dîner chez moi le 18, à 20 heures, vous pourrez en retirer pour votre santé un grand profit.

— Je suis confus, docteur, mais j'accepte.

*
* *

Le 18, à l'heure convenue, j'arrivai chez le docteur Maufruit. Il y avait dans le salon une vingtaine d'invités des deux sexes :

— Les personnes que vous voyez réunies ici ce soir, me confia le maître de céans, appartiennent à tous les mondes et ne se connaissent pas... C'est qu'il s'agit d'un dîner, si l'on peut dire, démonstratif, d'un repas de propagande thérapeutique destiné à l'éducation de tous les milieux sociaux.

Nous prîmes place bientôt autour d'une table élégamment servie. J'avais à ma droite une dame distinguée, mais muette, et à ma gauche un monsieur horriblement commun, mais loquace.

Cependant le docteur, demeuré seul debout, attendit que fût calmé le brouhaha de l'installation, et s'exprima ensuite en ces termes :

— Mesdames, messieurs, l'alimentation telle qu'on la pratique depuis des siècles est basée sur une quantité d'erreurs, d'ignorances, et de

préjugés qui sont tout bonnement en train d'abréger insensiblement la durée de l'existence humaine... Les dyspepsies, les entérites, les désordres hépatiques, sources d'anémies, de complications mortelles et de dégénérescence congénitale, se multiplient de façon tout à fait inquiétante. Pourquoi ? Parce que l'on mange trop, mesdames et messieurs, et surtout parce que l'on mange mal ! Un repas ne devrait pas être une partie de plaisir, mais exclusivement une opération chimique ayant pour but d'extraire d'un minimum de substances le maximum d'éléments utiles à la nutrition de l'organisme...

— Vivement la soupe ! murmura tout bas à mes côtés le voisin « ordinaire ».

— Je vais donc me permettre de vous offrir, mesdames et messieurs, un repas-type dont la composition est basée non sur l'agrément gustatif des substances, mais sur leur valeur en *calories*... Et d'abord, pas de potage: le potage est un délayage de quelques *calories* dans un liquide accaparant inutilement la première

émission réflexe des sucs gastriques... Joseph, faites servir de suite.

Sous la surveillance du maître d'hôtel, deux serveurs nous présentèrent d'une main un plat chargé d'une respectable motte de beurre, et de l'autre une corbeille à pain.

— Le beurre, poursuivit le docteur, assis à présent, représente, mesdames et messieurs, 750 *calories* : c'est l'aliment — pardonnez-moi l'affreux jeu de mot — le plus *calories-fère*... Le pain ne représente que 250 calories : c'est un mets surfait, et il ne figure ici que comme auxiliaire destiné à faciliter pratiquement l'absorption du reste.

Après le beurre on passa du lard salé :

— Si l'on vous offre du lard salé, mesdames et messieurs, à la place de mets plus traditionnellement distingués, c'est qu'il représente 500 *calories*, alors que le bœuf n'en représente que 200, le mouton 300, la volaille grasse également 300, le foie gras lui-même que 430...

Le lard salé absorbé, il n'était toujours pas question de boisson. Mon voisin commun tou-

cha son verre du doigt, et, se penchant vers moi :

— Je la crève... murmura-t-il simplement.

— Et surtout ne pas boire pendant le repas, déclara précisément le docteur. Il ne faut pas noyer dans du liquide les sucs dont l'aliment solide a tant besoin pour sa métamorphose !... Jamais un chien, un chat, un porc, ne boivent avant d'avoir vidé leur terrine ou leur auge.

— Merci pour la comparaison... grogna le voisin.

On nous servit ensuite une purée de pois secs, puis du gruyère, puis une crème au chocolat :

— 340 *calories* !... 350 *calories* !..500 *calories* ! annonça sucessivement le maître de maison...

Et entre temps :

— Et surtout mastiquez bien ! répétait-il, exagérant lui-même le mouvement de ses mandibules ; la mastication et la trituration buccale sont de la dernière importance physiologique. De la salive ! Encore de la salive !

Et toujours de la salivé ! aurait pu s'écrier Danton.

— Il me coupe l'appétit avec sa salive... ronchonna l'homme de gauche.

Mais déjà le docteur Maufruit concluait :

— 2.500 à 3.000 *calories* sont quotidiennementnécessaires à l'organisme humain ; j'estime à 1.500 — valeur d'un seul repas — le nombre de celes que vous venez d'emmagasiner, et, avec l'espoir que vous voudrez bien répandre autour de vous la bonne théorie sitiologique destinée à combattre l'alogotrophie générale et la méthole nuisiblement polytrophe, je lève la séance alimentaire !

Nous passâmes au salon, où jusqu'à onze heures et demie, la conversation — charmante soirée ! — roula encore sur des préoccupations salivaires et digestives.

Quand nous voulûmes prendre congé du docteur nous le cherchâmes en vain... Mais Joseph, qui guettait par une porte entr'ouverte, s'avança, un peu embarrassé :

— Le docteur, dit-il, prie ces messieurs et

dames de l'excuser... Il vient de se coucher...

— Il est malade ?

— Oui... Il n'y comprend rien... il a une bonne indigestion.

LA REINE DE GOLCONDE

Françoise Brisque avait épousé Firmin Mouquet, un pauvre garçon maigre, à l'aspect malheureux, qui était employé sans avenir dans une administration sans sollicitude.

Pour quelles raisons Françoise avait-elle épousé ce garçon-là ? Pour une raison prise parmi les cent mille raisons étranges qui provoquent les mariages : Firmin habitait sur le même palier que les parents de la jeune fille.

Et c'est exactement pour la même raison que Firmin Mouquet avait épousé Françoise.

Car s'il y a des mariages d'amour, de convenances, de raison, de réparation, de hasard, de surprise, etc., etc., il y a aussi les mariages, nombreux, de voisinage.

Le père Brisque étant garçon d'ascenseur l'après-midi dans un grand magasin et, le soir, machiniste au Théâtre-Lyrique Lutécien, Françoise avait été longtemps sollicitée par deux tentations alternatives : serait-elle couturière ou artiste lyrique ?

Voici le raisonnement (dont on admirera la simplicité) qui, après une représentation de *Louise* à l'Opéra-Comique, la détermina à opter pour la carrière théâtrale : cantatrice interprétant *Louise*, elle pourrait avoir en même temps, sur la scène, l'illusion d'être couturière, mais jamais, couturière, elle n'aurait à l'atelier l'illusion d'être cantatrice...

A quoi tiennent les vocations !

Françoise prit donc des leçons de chant avec une choriste qui avait été au mieux avec son père et, grâce à l'intervention des camarades de celui-ci, fut imposée par la Confédération des spectacles au directeur du Lyrique-Lutécien, en vertu du principe de la solidarité.

Malheureusement, le syndicat libre des spectateurs refusa de se solidariser jusqu'à l'écor-

chement des oreilles et Françoise Brisque, devenue au théâtre Nellie Nellita, fut sifflée avec insistance par un public conscient — conscient surtout de la fausseté de sa voix.

Obligé néanmoins de garder sa pensionnaire, le directeur évita soigneusement les occasions de mettre Nellie en contact avec les partisans payants de musique juste ; il confia prudemment à la jeune artiste par persuasion la doublure des étoiles les plus zélées et les mieux portantes, celles qui ne manquaient jamais.

Un soir cependant, rentrant chez elle vers cinq heures, Nellie Nellita trouva un pneumatique, l'ouvrit et, l'ayant lu, poussa un cri de joie : Fanny Monelle, la vedette, subitement souffrante, ne pouvait pas chanter tout à l'heure le grand rôle de la reine dans la *Reine de Golgonde,* et le directeur du Lyrique-Lutécien informait Nellie qu'elle la remplacerait.

Enfin elle allait donc pouvoir prendre sa revanche et triompher ! Ses ennemis et ses persécuteurs, notoirement stipendiés par les jaloux et par les amis riches de ses concurrentes,

n'auraient pas le temps de monter la cabale accoutumée...

Ce fut alors, comme l'on pense, un fameux tohu-bohu dans le petit intérieur. Pendant que l'intéressée cherchait fièvreusement la partition dans un placard encombré :

— Firmin ! ordonna-t-elle au pauvre employé tout ému, passe vite le canapé et le secrétaire dans l'antichambre, que j'aie la place de répéter mes jeux de scène ! Et vous, Mélie, grimpez dare-dare au cinquième, et dites à M. Biquet, le pianiste, que, jouant ce soir la *Reine de Golconde*, je le prie de venir m'accompagner.

Mélie, lamentable laissé pour compte d'un humble bureau de placement, se hâta d'aller faire la commission tandis que, mué en déménageur, le mari déblayait le petit salon pour la répétition pressée.

La partition enfin trouvée, Nellie Nellita, affairée, se dépêcha d'épingler autour de sa taille le grand tapis molleton de la salle à manger :

— Tu comprends, expliqua-t-elle à Firmin en bras de chemise et en nage, la reine porte une longue robe de cour; or, avec l'habitude des jupes courtes je serais capable de m'emberlificoter dans la traîne et de me ficher par terre... Comme ça je vais un peu m'accoutumer...

Cependant Mélie était redescendue :

— Monsieur Biquet, annonça-t-elle, dit comme ça qu'il ne peut pas accompagner Madame ce soir au théâtre... Il a du monde à dîner.

— Imbécile ! Ça n'est pas au théâtre qu'il doit m'accompagner ! C'est au piano ! Et tout de suite !

Mélie regrimpa pendant que la chanteuse entreprenait éperdument une série de roulades, cascades, gammes chromatiques, tyroliennes et *cocottes*, pour se « faire » la voix.

Tout à coup ce bruit raisonné fut couvert par un fracas brutal venant de l'antichambre. Firmin, métamorphosé en grosse tortue aveugle par le canapé qu'il portait sur son dos, avait

heurté une étagère chargée de faïences supposées d'art et de valeur... En dépit de sa traîne en molleton rouge, Nellie Nellita bondit et interpréta au naturel un solo *furioso,* déchaînement d'invectives qu'interrompit seulement l'arrivée de M. Biquet.

Encore sous le coup de la colère, la reine de Golconde commença son fameux air d'entrée, non sans avoir enjoint à Firmin tremblant de figurer à ses côtés le farouche rajah de Delhi, le terrible Mahagratouh, pour qu'elle eût à s'adresser à quelqu'un.

Mais un vent de déveine soufflait sur la répétition. Ce fut d'abord le jeune Bibi, le fils de la maison, garçonnet de neuf ans, qui, revenant d'une séance au cirque, entra tout de go en sifflant, après avoir obstinément carillonné à tour de bras, puis battu deux portes au point d'ébranler les cloisons.

Ce fut ensuite Mélie qui, privée du sens de l'opportunité, vint naïvement apporter son livre de dépenses et demander s'il fallait mettre du pain ou du vermicelle dans le potage.

Ce fut l'intervention hostile des voisins du dessus, avec lesquels on était mal, qui se mirent à frotter rudement leur plancher d'un morceau de cire, en manière de représailles à l'attaque harmonique brusquée.

Puis ce fut, à cinq minutes d'intervalle, la double insistance véhémente de deux fournisseurs réclamant le règlement de deux notes anciennes.

Ce fut le facteur sollicitant une signature pour une troisième insistance recommandée.

Ce fut le charbonnier choisissant, pour livrer, (avec accompagnement de piétinements énormes et de commentaires en charabia) sa denrée si attendue, le milieu du fameux grand air du cinquième acte.

Ainsi vingt fois en une heure l'infortunée reine de Golconde vit interrompre, tantôt en pleine douceur ses susurrements amoureux, tantôt en pleine explosion pathétique ses glapissements vindicatifs, et vingt fois, nerveuse, agacée, hors d'elle, éclata en imprécations, tour à tour contre Bibi, Mélie, les voisins, les créan-

ciers, le facteur, le charbonnier, et contre le malheureux rajah de Delhi rendu responsable de l'ensemble des malchances intolérables !

Pour comble il arriva ceci : une dernière crise de fureur particulièrement violente, ajoutée à toutes les imprécations, provoqua soudain dans le larynx de sa majesté la reine une aphonie totale et tenace dont aucun gargarisme, aucun bain de pied à la moutarde, ne purent avoir raison.

Cet accident marqua la fin de la carrière de Nellie Nellita...

Sous son vrai nom de Françoise Brisque elle dirige maintenant à Auteuil une institution de sourds-muets.

LA QUESTION DE L'APPARTEMENT

— Cette fois, tu sais, j'en ai assez ! cria la jolie Mme Fidelong en frappant avec fureur — ô ironie des mots — sur un « bonheur du jour ».

— Assez seulement ? répondit, insolemment goguenard, M. Fidelong... Moi, il y a longtemps que j'en ai trop !

— Alors pourquoi pas la délivrance réciproque ? Pourquoi pas — enfin ! — le divorce, le bon divorce réparateur ?

— Je n'osais pas te le proposer !

— Tu avais tort : j'aurais eu enfin l'occasion de te savoir gré de quelque chose... La vie ne peut pas continuer comme ça : ton caractère s'aigrit...

— Le tien rancit...

— Nous ne sommes d'accord sur rien. Tu considère à présent cette maison comme un restaurant et un asile de nuit... Tu me traites comme la cuisinière de l'un et comme la gestionnaire de l'autre : j'en ai assez !

— Parlons-en ! Comme ménagère, je te retiens !

— Tu me retiens ? Tu me retiens ? Hé bien moi, je ne te retiens plus ! Tu peux t'en aller... Tu peux y aller à ton cercle, à tes courses, dans tes coulisses de théâtre !... Et je te souhaite de rencontrer une autre femme comme moi qui n'ait jamais trompé un mari dont la conduite lui fournissait tous les prétextes et toutes les excuses.

— Tu avais assez de défauts sans ça... Il y a des limites à tout, même à l'imperfection !

— Goujat ! Oh ! là là ! oui, vivement le divorce !

— A tes souhaits !

— J'irai demain matin chez l'avoué !

— Demain matin tu iras chez l'avoué ? Soit, mais après le divorce, où iras-tu ?

— Comment, où j'irai ?

— Oui... Tu vois, je suis encore assez bon pour te prévenir : tu sais bien qu'on ne trouve pas un logement, pas un appartement, nulle part ?... Que c'est le grand sujet actuel d'empoisonnement pour un tas de gens ?... Que c'est la course folle ? Tu te rappelles toutes les histoires rabâchées sur les agences soudoyées, sur les primes aux rabatteurs, sur les concierges corrompus à prix d'or ? Et tu sais bien que de ce régime-là il y en a pour des mois... qui sait ? des années et des années, peut-être...

— Mais, interrompit Mme Fidelong, interdite... mais je conserverai cet appartement-ci.

— Alors, et moi ? Non, mais penses-tu que je vais lâcher le bail qui est à mon nom ? J'y suis, j'y reste ! comme disait Mac-Mahon, un jour, évidemment, où le pipelet lui présentait son congé.

— Après neuf ans de mariage, tu aurais pu avoir cette dernière galanterie de me céder l'appartement !

— Il n'y a pas de galanterie qui tienne devant

la rareté des écriteaux... Je garde l'appartement... Je ne veux pas coucher sous les ponts, ne serait-ce que pour te prouver que je suis un homme d'intérieur, quoi que tu en dises.

— Que veux-tu que je réponde à ta muflerie ?... C'est bon, je reste... Le divorce sera pour un peu plus tard... quand j'aurai déniché un appartement !

— Oh ! je ne te jetterai pas dehors... Tu feras comme tu voudras... J'attendrai patiemment... un peu plus, un peu moins !

— Je reste donc jusqu'à nouvel ordre... Mais tu sais, Gustave, j'ai comme une idée que j'aurai un jour ma petite vengeance...

— Si c'est quand tu auras trouvé un appartement, tu es sûre, comme dit l'autre, de la manger froide, ta vengeance !

* * *

On s'imagine ce que dut être l'existence en commun d'un mari et d'une femme exaspérés, à qui la cohabitation n'était imposée que par l'impossibilité pour l'un des deux de déménager.

Deux mois passèrent, au bout desquels Mme Fidelong déclara à M. Fidelong que n'y tenant plus, elle allait, malgré les frais considérables, habiter à l'hôtel, et engager immédiatement une action en divorce.

M. Fidelong ne dissimula pas la joie que lui causait cette résolution et accepta même, pour hâter leur libération définive, de jouer la comédie d'un flagrant délit à ses torts et dommages.

Auparavant on fit ses comptes, formalité assez simplifiée par le régime sous lequel avait eu lieu le mariage... M. Fidelong ne fut récalcitrant que pour l'attribution à sa femme d'une misérable somme de sept mille francs, qui cependant devait lui revenir en propre.

— Tu me les paieras avec le reste ! menaça Mme Fidelong.

— Ah oui ! ricana M. Fidelong, la vengeance à la gelée !

* * *

Un matin, un mois après le divorce, rapidement obtenu grâce à d'amicales influences,

M. Fidelong ne fut pas peu surpris d'entendre son domestique lui annoncer la visite de son ex-femme :

— Bonjour, monsieur, prononça sur un ton cérémonieux l'ex-Mme Fidelong, suprêmement élégante.

— Vous venez pour ?... grogna M. Fidelong stupéfait par tant d'aplomb.

— Je viens pour la petite vengeance, monsieur Fidelong... Vous savez, la petite vengeance froide dont vous avez tant ri ?

— J'en ris encore !

— Vous avez tort. Voilà : je viens vous informer, monsieur Fidelong, que j'ai trouvé enfin un appartement.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ?

— Attendez... Un appartement exactement pareil à celui-ci, qui me plaisait tant... Celui du premier étage.

— Quel plaisanterie ! C'est l'appartement du propriétaire.

— Précisément. Le propriétaire, M. Morselet, sans que vous en sachiez rien naturellement,

me faisait depuis longtemps une cour pressante...(Souvenez-vous de toutes les réparations locatives qu'il nous accordait sans discuter...) Or, il n'est pas mal de sa personne, il est agréable, il est riche...J'ai agréé ses hommages, et nous venons de nous marier à la campagne : je vous présente Mme Morselet, votre voisine et votre propriétaire.

— Par exemple !

— C'est comme propriétaire que je viens vous prévenir, votre bail expirant dans seize mois, que passé ce délai vous serez augmenté exactement de la somme dont vous m'avez frustrée lors de notre divorce, soit sept mille francs, ce qui portera votre loyer de treize mille francs à vingt mille... A moins que vous ne préfériez un bon congé... Monsieur Fidelong, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et Mme Morselet s'en alla tranquillement, laissant M. Fidelong abasourdi.

LE SERMON SUR L'AVARICE

Dans sa minable chaumière le père Voirot, au comble de l'angoisse, la sueur au front, cherchait parmi des papiers une facture acquittée dont, par erreur, on lui réclamait le montant. Comme c'était le moment du crépuscule, il avait bien fallu qu'il allumât, pour éclairer ses recherches, un bout de chandelle rancie, soigneusement serré dans un coin de placard, et qui n'avait pas servi depuis sept ans. Car, par économie, le père Voirot se couchait toujours à la nuit tombante.

Tout à coup on frappa à la porte.

— Qui qu' c'est ?

— C'est moi, père Voirot... C'est monsieur le curé.

M. le curé? Le vieux paysan en fut tout interloqué, car il ne mettait jamais les pieds à l'église et saluait tout juste du bout de son index vaguement dirigé vers sa casquette le digne abbé Rollinard, quand il le croisait dans la grand'rue du village. Ayant reconnu la voix, il alla ouvrir :

— Ça vous étonne de me voir, père Voirot, et encore davantage à cette heure-ci, mais passant devant chez vous et ayant aperçu cette chose extraordinaire, une chandelle allumée, j'ai pensé qu'il fallait que vous fussiez bien malade, ou mort, et j'ai frappé pour me renseigner.

— Je n' suis point malade... Encore moins mort...

— Tant mieux, père Voirot... Mais tenez, puisque ça se trouve, voulez-vous me laisser entrer un instant... Il y a longtemps que je désire avoir un entretien avec vous.

— Un entretien ? répéta, méfiant, le bonhomme... Un entretien ? Rapport à quoi ?

— Vous allez le savoir, dit l'abbé en allant

s'asseoir dans un fauteuil boiteux, tandis que son hôte, la porte soigneusement refermée au verrou, s'installait sur un méchant escabeau... Père Voirot, nous n'avons guère l'occasion de nous trouver face à face... Vous n'êtes sûrement pas entré dans l'église depuis l'enterrement de votre femme, voici quinze ans à peu près... encore a-t-il fallu, pour vous décider à lui faire des obsèques chrétiennes, vous accorder la gratuité, comme aux indigents...

— L'église, c'est des dons, c'est des offrandes, c'est des quêtes... Et j'ons pas les moyens...

— Osez-vous dire des choses pareilles, père Voirot, quand on sait que vous êtes un des plus riches de Marneville ?

— Un des plus riches ? C'est-il que quelqu'un a compté avec moi, pour être si ben renseigné ?

— Il y a des choses qui sont de notoriété publique... On sait déjà que vous louez votre moulin six mille francs ; votre ferme du Bouvreuil, cinq mille ; votre maison bourgeoise de la place, deux mille... Que vous louez à des prix

divers vos pâtures du bord de la rivière, le droit de chasse dans vos bois, le droit de pêche dans vos étangs, que vous faites des coupes... Sans compter les intérêts composés de l'argent amassé et placé depuis quarante-cinq ans, à peu près intégralement...

— Oui, mais on ne sait pas les frais, les charges, les impôts, les misères, les mauvaises années !

— La vérité, père Voirot, c'est que vous êtes le plus avaricieux des avares que j'aie jamais rencontrés pendant mon ministère, déjà bien long ! C'est à ce sujet que je veux vous parler...

— C'est-il que vous venez me faire un sermon ?

— Peut-être, père Voirot, et dans votre seul intérêt... L'avarice est le plus affreux des péchés... D'abord il vous rend coupable envers la société, envers ceux qui vous entourent, dont, avec un peu de générosité, vous pourriez faire le bonheur... Prenons, par exemple, vos serviteurs...

— C'est des propres à rien.

— Les pauvres...

— C'est des feignants.

— Vos enfants...

— Des ingrats.

— Vos concitoyens...

— Des voleurs.

— Vous-même qui, avec des écus plein votre coffre, vivez chichement de pain, de légumes, de quelques ratatouilles, qui...

— Je vous demande pardon de vous interrompre, monsieur le curé, mais si ça n' vous fait rien j' vas souffler la chandelle... On n'en a point besoin pour causer... Elle est hors de prix à c' t'heure...

La chandelle soufflée, l'abbé reprit sa harangue dans l'obscurité :

— Oui ! Riche, vous ignorez les mille joies saines et permises que l'argent procure ; vous ignorez le plaisir de vivre dans un agréable confort, de se bien nourrir ; vous ignorez la bonne veillée, la lecture sous la lampe, les voyages instructifs, que sais-je ! Au lieu de vivre entouré

de la considération générale à laquelle une fortune laborieusement gagnée et proprement dépensée vous donnerait droit, vous végétez au milieu de la réprobation publique,du mépris de tous... Les détails de votre ladrerie stupéfiante alimentent les conversations des commères, et quand vous passez, on dit aux petits enfants : « Tu vois ce vieux-là, à qui l'on a envie de « faire l'aumône ? Il est riche, très riche ! Quand « il mourra on trouvera quelque part, chez un « homme d'affaires ou dans sa paillasse, des tas « d'or, et pendant cinquante ans il se sera privé « de tout, et il aura eu l'apparence d'un misé- « rable loqueteux... » Mais pourquoi vous agitez-vous comme ça dans l'obscurité, père Voirot ?

— Vous occupez pas, monsieur le curé... Du moment que c'est la nuit et qu'il n'y a point d'offenses, j'enlève ma culotte pour pas l'user à rien faire... Continuez, monsieur le curé, je vous entends ben...

— Quand je pense, continua avec véhémence l'abbé Rollinard, que votre fils habite à six

kilomètres d'ici et que vous n'êtes jamais allé lui rendre visite dans la ferme qu'il a achetée au moment de son mariage, il y a environ douze ans, simplement parce qu'il faut donner deux sous — deux sous ! — pour passer le pont à péage ! Ça n'est pas croyable !

— Puisqu'il vient me voir, c'est-il la peine d'user des semelles de souliers et puis encore de payer deux sous ?... Deux sous, c'est deux sous...

— Ça ne réjouirait donc pas votre vieux cœur de voir votre garçon, avec votre bru et vos petits-enfants, dans leur installation, dans le milieu où ils vivent ?... Allons, faites un effort, père Voirot : allez demain à Jarrevillé, ce sera une première victoire sur cette abominable avarice qui fait de vous le plus méprisable des hommes dans ce monde et vous assure la damnation éternelle dans l'autre !

— Ainsi soit-il, conclut machinalement le vieux...

— Irez-vous demain à Jarrevillé, père Voirot ?

— Bon, j' veux ben... j'irai à Jarrevillé.

Le lendemain le bonhomme, comme il l'avait promis, se mit en route, et d'un pas preste s'engagea sur le pont à péage :

— Hé là ! père Voirot ! lui cria le préposé à la garde du pont en le rejoignant vivement au milieu de la seconde arche, et vos deux sous ?

— C'est juste...

Le vieux tira de sa poche une pièce unique, manifestement préparée pour ce paiement.

— Qu'est-ce que c'est que cette monnaie-là ? demanda le préposé. C'est une vieille pièce de la Révolution : elle ne passe point...

— Elle ne passe point ? grogna le père Voirot... Elle ne passe point ?... Hé ben, si elle ne passe point je ne passe point non plus !

Et, faisant demi-tour, il rentra chez lui.

LA COMPÉTENCE DU SAUVAGE

Donat-Mauretin est artiste peintre. Entendez qu'avec des pinceaux, un couteau à palette, un chiffon, et même avec ses doigts, il transporte au petit malheur sur des toiles les couleurs qu'il a d'abord déposées sur une palette.

Cela donne des résultats ahurissants, et il y aurait, à les examiner, de quoi « rire et s'amuser en société », entre gens de bons sens et de goût, n'était la peur qu'ont ceux-ci de passer pour des hermétiques, des rétrogrades, des pompiers, enfin — horreur des horreurs ! — pour des « bourgeois » !

Car trois critiques d'art et trois marchands de tableaux, pressés de renouveler leur matière à commerce, ont jeté leur dévolu sur Donat-

Mauretin, lequel était le premier par ordre alphabétique sur une liste de rapins inconnus destinés à alimenter le marché de la spéculation artistique au fur et à mesure de la consommation.

C'est le critique Jacques Hostère, qui a été chargé par la S. D. L. D. G. M. (*Syndicat des lanceurs de génies méconnus*) d'attacher le grelot. Il a donc, à propos d'un *Portrait de Mme B...*, exposé aux *Imagiers spontanéistes* — et aux quolibets de la foule — par Donat-Mauretin, écrit dans la *Revue Néo-Brumeuse* l'article suivant :

« La révélation de l'exposition des *Imagiers spontanéistes* est sans contredit l'émouvant synchronisme coloré envoyé par M. Donat-Mauretin, sous le vocable banalisé volontairement de *Portrait de Mme B.*

» Il n'est pas un œil tant soit peu soucieux de se libérer des contraintes esthétiques millénaires qui ne doive être frappé par la splendeur de cette résultante de stupéfiantes intuitions tinctoriales !

» De toute évidence M. Donat-Mauretin est un impulsif irresponsable du geste de peindre ; le désordonnement de sa brosse, rébarbative à la conception routinière des effleurements logiques, le place d'emblée en tête de la phalange de nos modernes excessifs de génie.

» Rendons grâce aux Muses désacadémisées : M. Donat-Mauretin ne sait ni composer, ni dessiner, ni peindre ! Il n'a pas aux mains les menottes des traditions périmées, aux ailes les entraves de l'orthomatique scolaire, aux yeux les lunettes de la chromurgie ressassée ! Ce que nous offre M. Donat-Mauretin ne ressemble à rien ; c'est dans l'histoire du coloriage artistique une conception unique, à laquelle convient seule cette appellation magnifique : la *génialisation de la démence.*

» Naturellement, les mauvais bergers coupolards et les panurgiens moutons vont glapir et bêler leurs effarements primaires devant ce qui apparaîtra à leur amblyopie comme un chaos fuligineux et concolore sans délinéation : « Où » est là-dedans Mme B... ? vont ricaner les plai-

» santins... Où sont les yeux ? Le nez ? La
» bouche ? »

» Qu'elle passe, dédaigneuse des aboiements, la caravane des privilégiés capables de reconstituer la radieuse synthèse latente dans l'amorphie apparente d'une œuvre qui annonce enfin un bousculeur génial de la pérennité esthétique conventionnelle, demain ornement disputé des galeries sélectionnées, après-demain gloire supertarifée de tous les musées du monde ! »

Les critiques se passèrent la trompette, et les marchands affichèrent dans leurs vitrines les rébus polychromes, devant lesquels s'exhalèrent bientôt les pamoisons des initiés.

Donat-Mauretin était lancé.

∴

A cinq ans de là, ses managers obtinrent du grand homme qu'il voulut bien aller présider lui-même, dans l'Amérique du Sud, à l'installation d'une exposition de ses œuvres, histoire

de stimuler un peu le zèle insuffisant des richissimes amateurs argentins.

Or, il advint que le paquebot qui emmenait Donat-Mauretin se brisa à demi sur des récifs, dut être abandonné, et que la chaloupe dans laquelle s'était réfugié le peintre aborda une île habitée par des sauvages.

Donat-Mauretin fut aussitôt saisi avec ses compagnons par les indigènes accourus. Heureusement pour tous, l'un des nègres avait été cuisinier en France et parlait français ; il était rentré dans son pays après fortune faite dans les *dancings* pour anses de panier, j'ai nommé les cuisines.

Son tour venu d'être interrogé, Donat-Mauretin put, au moyen de ce truchement, entrer en conversation avec le grand chef :

— Explique-lui, commanda-t-il au cuisinier interprète, que je suis le plus grand peintre blanc connu ; que mes peintures font, dans mon pays, l'admiration de tous, et que les savants, les sorciers, les grands chefs de chez nous, me comblent d'honneurs et de richesses...

Pour preuve de ce que je dis, traduis-lui ces coupures de journaux que j'ai par hasard dans mon portefeuille.

Le cuisinier obéit et traduisit bientôt la réponse du grand chef :

— Grand chef dit toi faire tout de suite figure à lui... portrait... et lui combler aussi toi d'honneurs et poudre d'or...

Des couleurs et des pinceaux qui servaient aux tatouages furent apportés, et Donat-Mauretin dut se mettre incontinent au travail.

Dix minutes après, le portrait officiel, peint sur un panneau de bois, était terminé. Mais à peine le grand chef, descendu de son trône, eut-il jeté un regard sur le non-sens pictural, sur le bariolage hétéroclite, qui était censé le représenter, qu'il entra dans une colère terrible et proféra une foule de syllabes gutturales et véhémentes :

— Grand chef dit, traduisit le cuisinier, que toi t'être f... de lui !... Que toi faire peinture beaucoup plus vilaine que sauvages nègres d'ici, et que toi avoir certainement menti parce que

pas possible que blancs civilisés couvrent toi honneurs et poudre d'or ! Toi seras pendu demain !

Hâtons-nous d'ajouter que grâce à la complicité de l'interprète Donat-Mauretin put s'évader. Il est revenu en France, où les intéressés font mousser plus que jamais son génie pour élite restreinte.

Il va de soi que ce n'est pas de lui que nous tenons l'aventure : c'est du cuisinier nègre qui l'a suivi, et dont il a eu le tort de ne pas acheter le silence assez cher.

LES DROITS D'AUTEUR DE MARGENÊT

Son modeste déjeuner expédié, Margenêt fumait une simple pipe en songeant aux luxueux cigares du temps périmé de son opulence, quand la femme de ménage introduisit son ami Beaudreuil, le vaudevilliste bien connu.

— Toi ici?... Ah çà, que viens-tu faire à pareille heure dans le logis de la médiocrité, toi le dramaturge à la mode, l'auteur heureux du trois fois centenaire *Mariage de Monsieur Jobart ?...* Si je ne te savais pas cousu d'or depuis ton succès, et si je ne me savais pas à la côte depuis mon divorce, je croirais que tu viens m'emprunter de l'argent !

— Je ne viens pas t'emprunter de l'argent,

répondit Baudreuil sur un ton grave qui ne lui était pas habituel, je viens t'en apporter.

Margenêt faillit avaler sa pipe, tant fut brutal le sursaut qui le secoua :

— M'apporter de l'argent ? dit-il, impressionné par l'air sérieux de son ami mais grimaçant un demi-sourire de précaution, de peur d'une mystification... Si c'est une blague, je te préviens qu'elle n'est ni drôle ni très charitable dans un moment où je me débats dans les pires embarras financiers... tu n'ignores pas que Françoise était une dépensière, qu'elle est naturellement partie avec sa fortune, et que je liquide comme je peux, à force d'articles et de feuilletons, les dettes contractées pendant huit mois de mariage ?

— Je sais tout ça, mon pauvre vieux ; aussi ne s'agit-il pas d'une blague mais, parole d'honneur, d'une réalité.

— Voyons, Beaudreuil, ne me donne pas une fausse joie ! C'est vrai que tu m'apportes de l'argent ? Quoi ? Un louis, deux louis, trois louis ?... Que je t'aurai prêtés un soir de bam-

boche autrefois, et dont je ne me souviens même plus ?

— Je t'apporte quatre-vingt-dix-huit mille francs, dit le vaudevilliste avec un peu d'émotion dans la voix... Quatre-vingt-dix-huit mille francs qui sont bien à toi.

— Quatre-vingt-dix-huit mille francs? bégaya Margenêt stupéfait... Seigneur Dieu, il est fou ! Son succès lui a dérangé le cerveau !

— Non, Margenêt, je ne suis pas fou, et la preuve, c'est que voici la somme en bons billets de mille francs.

Il compta, en effet, quatre-vingt-dix-huit billets de mille, qu'il étala sur la table.

— Mais à propos de quoi toute cette galette? marmotta le journaliste... Et venant d'où ?

— Evidemment, il y a de quoi être épaté... Tu as la veine insensée, inouïe, d'être tombé sur un honnête homme... Je vais t'expliquer... Mon bon Margenêt, si j'ai écrit mon vaudeville *le Mariage de Monsieur Jobart*, qui a si merveilleusement réussi, et qui m'a enrichi, c'est à toi que je le dois !

— A moi ?

— Tu as vu ma pièce ?

— Bien sûr, puisque tu m'avais invité à la répétition générale... J'ai même rigolé avec toute la salle comme rarement j'avais rigolé au théâtre !

— Hé bien, Margenêt, l'histoire qui t'a tant fait rigoler au théâtre, c'est une histoire qui t'a bougrement embêté dans la vie : c'est, à peine modifiée, l'histoire de ton mariage avec Françoise.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Naturellement tu as été le seul à ne pas t'en apercevoir... Ça m'ennuie de te mettre à présent les points sur les *i*, mais il le faut pour le règlement de nos comptes... Rappelle-toi : tu as épousé une femme jeune, très jolie, et qui avait de l'argent ; toi, tu n'étais plus très jeune, tu n'étais pas très beau, tu n'avais pas le sou, et pourtant tu t'es figuré que l'on t'aimait pour toi-même... Tu n'as pas compris qu'en voulant t'épouser la jolie fine mouche devait avoir une arrière-pensée... C'était pourtant bien simple : Françoise

avait pour amant un jeune rastaquouère au beau physique, qui souhaitait obtenir de ton oncle Bolimard, président du *Syndicat des fonds géologiques,* la concession exclusive des mines d'Occarimania, en Argentine... C'était très difficile, et l'on ne pouvait rien espérer sans ton entremise tenace... Alors elle t'a joué la grande comédie de la passion folle, et toi, benêt, tu as donné dans le panneau ! Tu as épousé, tu as hébergé, le rasta présenté comme un cousin inoffensif, tu as arraché à ton oncle la concession exclusive, et ce qui devait arriver est arrivé : le tour joué, le couple s'est envolé, te laissant avec ta courte honte, ton ridicule et tes embarras !... C'est, à peu de chose près, *le mariage de Monsieur Jobart.*

— C'est, pourtant vrai !... Eh bien, il faut que tu sois un joli saligaud pour avoir étalé comme ça, sur la scène, les histoires de famille d'un ami !

— Quand on fait des livres ou des pièces, on prend son bien où on le trouve...

— Mais les quatre-vingt-dix-huit mille francs, qu'est-ce que c'est ?

— C'est ici que ta veine commence...

— Il n'est que temps !

— Figure-toi qu'une fois ma pièce jouée, avec le succès et les recettes que tu sais, j'ai été pris d'un remords... J'ai pensé tout à coup que puisque ma pièce était ton histoire, presque mot pour mot, tu étais en somme une manière de collaborateur, un collaborateur involontaire mais effectif tout de même, et que, strictement, honnêtement, je te devais une part des droits d'auteur...

— Tiens, c'est vrai...

— Longtemps j'ai lutté contre des scrupules que tant d'autres n'ont jamais eus, mais tu as la chance extraordinaire que je sois un supra-nerveux, atteint d'une sorte d'hypertrophie de de la consience... L'idée que je te volais a fini par me hanter jour et nuit, par devenir une obsession neurasthénique intolérable, à tel point que, pour éviter une folie qui positivement me guettait, je n'ai rien trouvé de mieux que de venir m'acquitter envers toi... Voici donc quatre-vingt-dix-huit billets de mille francs, voici les

bordereaux de la Société des Auteurs, voilà mes traités pour les tournées, pour les pays de langue anglaise, pour les pays scandinaves... pour l'adaptation cinématographique, et voici le reçu d'un à-valoir pour la transformation en opérette... Tu peux vérifier, cela fait bien pour ta part exactement quatre-vingt-dix-huit mille à l'échéance dernière.

D'abord hébété et incrédule, Margenêt parcourait maintenant les papiers avec attention :

— Mais, dit-il enfin, qu'est-ce que représente au juste cette somme de quatre-vingt-dix-huit mille francs ?

— Cela représente la part de droits d'auteur que j'ai cru devoir t'attribuer en bonne justice : un tiers.

— Un tiers ?... Pourquoi un tiers ?

— Dame, il m'a semblé que ayant bâti et écrit la pièce, il m'était bien dû les deux tiers de la somme qui...

— Comment ! Je te fournis le sujet de ta pièce, tu me ridiculises aux yeux du monde entier, y

compris les pays de langue anglaise et les pays scandinaves, et tu ne me donnes que le tiers des droits? Ah! non, mon vieux! Je veux la moitié ou je fais du pétard!

L'ARBRE COMMÉMORATIF

Quelle joie ce fut au châteaa de La Sablonnière lorsque, un matin de février, naquit enfin un héritier mâle !

Le comte Richard Gravier de La Sablonnière appela ses gens, leur annonça la naissance du vicomte Armand et promit que leurs gages du mois seraient doublés. Et puis, comme il était d'usage jadis chez les grands seigneurs de faire acte de mansuétude à l'occasion des événements heureux, il ordonna la mise en liberté immédiate de *Maraude*, une chienne de chasse qui avait englouti la veille, d'affilée, six canards en bas-âge.

Ce n'est pas tout. Il fit venir Lamouille, le

jardinier-chef, serviteur aussi bête qu'il était ancien et dévoué, et lui dit :

— Lamouille, je désire que pas plus tard que tantôt vous plantiez là-bas, au milieu de la pelouse, devant le château, un arbre commémoratif.

— Un arbre quoi ? interrogea Lamouille hébété... Un arbre comme quoi ?

— Un arbre commémoratif, c'est-à-dire destiné à commémorer, à rappeler, si vous préférez, la venue au monde de M. le vicomte... Et puisque Gravier de La Sablonnière porte *de sable à trois pommes d'argent, deux et une*, vous planterez un pommier, dont le sens symbolique n'échappera à personne.

Lamouille n'entendait rien au symbole ni au blason, et l'idée de planter un pommier sur la grande pelouse au lieu d'un tilleul ou d'un marronnier lui parut le comble de l'incompétence patronale. Mais il fallait obéir et, sans chercher à comprendre, il planta bien en vue une sorte de manche à balai destiné à produire des pommes quand il plairait à Dieu.

Des années passèrent pendant lesquelles le pommier et le vicomte se développèrent simultanément. Le manche à balai devint un bel arbre donnant de bons fruits à chaque automne, et le vicomte devint un homme donnant seulement à chaque automne l'impression de vieillir un peu. Celui-ci se souciait du reste assez peu de celui-là, qu'il appelait spirituellement — du moins il le croyait — son frère « de pomme »... (au lieu de « frère de lait », vous comprenez bien ?)

Le vicomte atteignait sa quarantième année lorsqu'une fin d'après-midi, une roulotte de bohémiens s'arrêta devant la grille de la propriété au moment précis où l'héritier du nom rentrait d'une promenade à cheval. Humblement, une vieille romanichelle lui offrit, à son choix, de rempailler ses chaises ou de lui révéler son destin. Féru de sciences occultes, Armand descendit de cheval et offrit sa main gauche à la bonne femme à mine de sorcière, laquelle parla de lettre d'affaires à la nuit, d'une femme brune, dont il fallait se méfier, et d'un grand voyage.

— Jusqu'à quel âge vivrai-je, interrogea finalement le vicomte, non sans émotion.

Prise à l'improviste, la vieille hésita, jeta les yeux autour d'elle et, au petit bonheur, déclara :

— Vous vivrez... autant que cet arbre qui est là-bas tout seul sur la grande prairie...

Et d'un geste elle désignait le fameux pommier commémoratif.

Armand fut très frappé de la révélation qui, une seconde fois, associait fatidiquement son sort à celui du pommier... Nés ensemble, ils devaient mourir le même jour !... Il y avait là une sorte de logique cabalistique bien propre à impressionner son cerveau superstitieux.

A partir de cet instant, l'arbre, jusqu'ici dédaigné, devint l'objet de toutes ses préoccupations, et Lamouille reçut l'ordre de le soigner dorénavant à l'égale de l'orchidée la plus fragile et la plus précieuse. Une barrière fut établie autour pour empêcher toutes malveillances d'enfants ou de bestiaux. La terre, à ses pieds, fut entretenue finement bêchée. Au

moment opportun, de grands étais, au contact adouci par de la flanelle, soulagèrent les branches chargées de pommes. On l'arrosa pendant les périodes de sécheresse, et on l'habilla, l'hiver, de paille et de couvertures.

Malgré ces précautions l'obsession du parallélisme de leurs destinées hantait jour et nuit la pensée d'Armand, car, depuis la consultation de la sorcière, deux des prédictions s'étaient déjà réalisées : on avait reçu une lettre d'affaires et on s'était aperçu que la cuisinière, qui était une femme, et qui était brune, volait outrageusement... Aussi, lorsque l'on émondait un rameau mort du pommier, le malheureux vicomte croyait-il sentir dans l'un de ses bras des symptômes de paralysie et se faisait-il prescrire par le docteur un traitement électrique. Lorsque l'on découvrait sur l'écorce une altération quelconque, l'infortuné « frère de pomme » du végétal éprouvait irrésistiblement le besoin de se gratter et courait faire une saison à Uriage...

L'obsession lancinante s'installa si solidement dans le cerveau du pauvre garçon, que le doc-

teur finit par déclarer au comte que seul — peut-être ! — un grand voyage aurait raison de l'aliénation mentale qui menaçait son fils.

Un grand voyage ! c'était la troisième prédiction de la romanichelle extra-lucide !... Armand résista d'abord : il fallait qu'il surveillât sa propre santé dans celle de l'arbre... Cependant il finit par céder, Lamouille ayant solennellement assumé la responsabilité de la conservation de l'arbre — sans rien comprendre d'ailleurs à toutes ces histoires !

Le vicomte partit avec son père et sa mère pour accomplir le tour du monde, rejoints ici et là par les lettres de Lamouille qui donnaient les meilleures nouvelles du pommier.

Un jour, pourtant, le comte apprit avec stupéfaction par une lettre du jardinier-chef qu'un coup de foudre avait anéanti l'arbre sacré !

La catastrophe fut, bien entendu, cachée à Armand, et l'ordre envoyé incontinent de remplacer l'arbre disparu par un autre arbre de même âge et de même apparence, transplanté là coûte que coûte.

Lamouille répondit par courrier qu'il avait obéi, et, successivement écrivit que l'arbre avait repris, qu'il était magnifique, qu'il avait merveilleusement fleuri, enfin qu'il « donnerait » abondamment en août.

Aussi décida-t-on de rentrer pour cette époque. Un matin l'auto amena de la gare les trois voyageurs, et Armand se précipita vers le végétal dont la fibre était sa chair, dont la sève était son sang.

Il s'approcha, et poussa un cri : le pommier était couvert... de poires !

Lamouille, qui décidément n'avait rien compris à l'adaptation botanico-héraldique, pas plus qu'au symbole et au parallélisme des destinées, avait replanté un poirier, simplement parce qu'il était à proximité et qu'il ressemblait assez exactement dans son ensemble à l'arbre disparu.

— Le pommier ?... Mon pommier ?... Mon frère ? interrogea, hagard, le superstitieux vicomte.

— On l'a greffé ! essaya d'expliquer le comte.

Mais Armand, devinant la vérité, s'affalait, évanoui, sur le gazon...

— Au fait, dit-il quelques instants après en reprenant ses sens, puisque le pommier est mort depuis près d'un an et que jamais je n'ai été si bien portant, c'est donc que la prédiction de la vieille, c'était de la blague ?

— Parbleu !

— Dieu soit loué !... J'étais trop « poire » pour que mon destin fût indissolublement lié à celui d'un pommier !

LA MARCHANDE DE CHIENS

Lorsque M. Lordeuille comprit que *Gamin*, le très vieux petit chien de sa femme, allait mourir, il fut fort ennuyé.

Il fut fort ennuyé d'abord parce qu'il affectionnait *Gamin*, qui était « un bon petit chien-chien », et ensuite parce qu'il pressentait que l'événement attristant allait avoir une fâcheuse répercussion sur l'humeur de Mme Lordeuille, humeur déplorable déjà lorsque tout allait bien.

Gamin mourut, et les prévisions de M. Lordeuille se réalisèrent au-delà de ses craintes. Mme Lordeuille eut une crise de nerfs, et puis, revenue à elle, s'ingénia à rechercher en quoi son mari pouvait être rendu responsable de la fin « prématurée » de son chien.

Elle lui reprocha successivement l'abus des dons de morceaux de sucre, une intoxication possible par les émanations du poêle roulant, et le choix *in extremis* d'un mauvais vétérinaire. M. Lordeuille réfuta doucement, de son mieux, chacune de ces accusations d'assassinat; fit remarquer que personne ne meurt jamais prématurément de vieillesse ; enfin offrit, pour remplacer le pauvre *Gamin*, de faire venir de la campagne *Porthos*, le fils né il y avait trois ans de *Mirzette*, leur belle chienne de garde.

Mme Lordeuille n'ayant pas manqué, comme il fallait s'y attendre, de faire observer ce qu'il y avait d'absurde à vouloir remplacer un petit chien d'appartement par un molosse campagnard, M. Lordeuille, conciliant à l'extrême, proposa d'aller acheter un beau petit chien tout neuf, qui serait de race pure, celui-là !

« De race pure, *celui-là* ! » C'était une pierre dans le jardin du défunt ! Mme Lordeuille en fit une affaire personnelle : belle malice d'avoir un chien de race pure ! Simple question d'argent !... Mais où trouver, même à prix d'or,un

animal fils du hasard, comme était ce pauvre petit *Gamin* (recueilli romanesquement un soir d'hiver dans la rue), qui tenait du griffon par le museau, du fox par le pelage, du basset par les pattes, et qui réunissait toutes les qualités intellectuelles et morales de ces trois races?

Pendant que sa femme vitupérait avec véhémence, M. Lordeuille exprimait par des bras levés et des yeux au ciel une approbation sans réserve, mais pensait à part soi que s'il revenait tout de même dans une heure avec un joli petit chien, il amorcerait peut-être une diversion intéressante pour sa tranquillité.

Il prétexta un rendez-vous chez son tailleur, sortit et, une fois sur le trottoir, chercha à se rappeler où se trouvait le marchand de chiens le plus rapproché... Il se souvint vaguement s'être arrêté jadis à la devanture d'une boutique située dans la seconde rue à gauche, pour regarder les toutous à vendre, et s'y rendit incontinent.

La boutique existait toujours mais la devanture était vide. Il n'y avait même pas dans les

boxes minuscules les couvertures traditionnelles... Cependant, la boutique était manifestement habitée... Il entra...

Il fut accueilli par les aboiements bruyants d'une petite meute courroucée, et par le salut modeste d'une brave vieille dame en bonnet de dentelle noire.

— Bonjour, madame... Je viens voir si vous avez un petit chien à ma convenance.

— Je regrette beaucoup, monsieur, répondit la vieille dame bien douce avec un bon sourire, mais mes chiens ne sont pas à vendre.

— Pas à vendre ?

— Oh ! vous n'êtes pas le premier que cette réponse étonne... Prenez la peine de vous asseoir...

Et après un soupir résigné qui indiquait qu'elle avait pas mal de fois déjà raconté son histoire, la vieille dame douce, en bonnet de dentelle noire, commença :

— Il faut vous dire, monsieur, que j'adore les chiens. Je les ai toujours adorés, et j'en ai toujours eu au moins deux à la maison... Or, il

y aura un an et demi le 14, ayant perdu mon pauvre cher homme, je me suis trouvée toute seule, et j'ai senti que je tomberais sûrement malade de tristesse, de ce qu'ils appellent aujourd'hui la neurasthénie, si je ne trouvais pas immédiatement une distraction... C'est alors que j'ai résolu, ayant toujours eu un faible pour les chiens, et sachant les soigner, de me mettre marchande. J'avais un peu d'argent, j'achetai ce fonds qui était à vendre... Il se composait de cette boutique installée, de la clientèle, et de ces sept chiens qui sont assis là, et qui ne perdent pas une bouchée de ce que je vous raconte.

— Ils sont gentils, et si ce petit loulou n'est pas trop cher...

— Inutile, monsieur, le loulou n'est pas plus à vendre que les autres... Je continue. J'avais trop présumé de mes forces. J'aurais dû me méfier de mon cœur... A peine avais-je pris possession depuis une heure de ces bêtes, que je sentis combien il me serait pénible de me séparer d'elles... Et, en effet, monsieur, je n'ai pas pu!... La première cliente, une dame très

bien, a voulu m'acheter *Tonton*, ce petit chien papillon. Pendant qu'elle le tripotait, il me regardait avec des yeux si chargés de reproches, que, ma foi, le cœur me manqua... J'ai tout à coup refusé de le vendre... J'ai dit à la dame que *Tonton* avait une maladie de peau incurable Elle l'a remis par terre précipitamment, avec dégoût, en me disant que j'aurais bien pu l'avertir plus tôt?... Le surlendemain, une jeune fille, arrivée en auto de maître, m'a marchandé *Morning*, ce terrier écossais... Croiriez-vous, mon bon monsieur, que pendant que nous nous débattions le prix ce pauvre petit s'est mis à faire le beau ?... Oui, tout seul... pour m'attendrir... Je n'ai pas eu la force :

« — Mais que je suis bête! me suis-je écriée, j'oublie qu'il est à peu près vendu...

« La jeune fille, pensant évidemment que j'étais un peu timbrée, comme l'on dit, est partie en me regardant d'un drôle d'air... Ainsi a t-on essayé en vain de m'acheter tour à tour ce skye, ce bichon de Malte, ce loulou de Poméranie, ce carlin, et cet amour d'épagneul japo-

nais... Dès que je voyais un nouveau client toucher à mes chiens, je me sentais défaillir, et bien vite, sous un prétexte quelconque, j'éconduisais la personne !... Alors, voilà... Je suis la marchande de chiens qui ne veut pas en vendre...

— Que comptez-vous faire, puisque vous êtes décidée à ne pas vous séparer de vos bêtes ?

— C'est bien simple. J'ai encore un an de bail : si je ne trouve pas à sous-louer le magasin, je continuerai à l'habiter avec mes chiens, et, à l'expiration dudit bail, je me retirerai dans une maisonnette que j'ai près de Louviers... J'y mangerai mes petites rentes avec *Tonton*, *Morning*, *Mirette*, *Tommy*, *Golo*... Ma bicoque est bien un peu isolée pour une vieille femme, mais je trouverai à acheter dans le pays un solide gardien à quatre pattes qui veillera sur la mère aux chiens, et sur ses petits camarades...

— Un solide gardien à quatre pattes ? dit M. Lordeuille, que la bonté de la vieille dame avait ému, eh bien ! je vous en donnerai un, moi... Voici ma carte : écrivez-moi quand vous

voudrez et je vous enverrai *Porthos*, le fils de *Mirzette*...

Remercié par la brave dame, M. Lordeuille s'en alla. Et pendant qu'il regagnait sa demeure il se demandait, non sans inquiétude, comment il allait pouvoir raconter à sa femme que, venu chez une marchande pour acheter un chien, il était parti en lui en donnant un !

UN CAS PSYCHOLOGIQUE

— Puisque vous êtes écrivain et auteur dramatique, vous devez aimer les curiosités psychologiques? me dit, dans un coin du fumoir, le monsieur dont la maîtresse de maison m'avait, selon l'usage, bredouillé le nom au moment des présentations... Eh bien, écoutez cette petite histoire... Vous comprendrez après pourquoi je ne la situe pas et pourquoi je laisse les noms propres dans le vague... Donc, un jour, il y a de cela quelques mois, je reçus à 9 heures du matin, de mon ami Jacques F..., un message pneumatique ainsi conçu : « Convoque chez toi Gérard pour midi. Affaire grave. »... Il faut vous dire que Jacques, Gérard et moi, nous

sommes comme les trois doigts d'une main qui refuserait d'en avoir deux autres.

A midi cinq, Jacques parut. L'air sérieux et préoccupé, il nous donna des poignées de main appuyées, et s'exprima en ces termes :

« — Mes amis, il m'arrive une chose extraordinaire, inouïe, psychologiquement parlant, si extraordinaire et si inouïe même — et si peu à mon avantage — que sans doute vous l'aurais-je cachée malgré notre fraternelle intimité si je n'étais dans l'impasse d'un cas de conscience dont seuls vous pouvez m'aider à sortir. J'ai eu hier soir, au restaurant, une altercation avec un monsieur ; nous avons échangé nos cartes, et, naturellement, je compte sur vous pour me servir de témoins... Jusqu'ici rien que de banal ; mais voici où les choses se compliquent : ce duel ne peut pas, ne doit pas avoir lieu...

« — Pourquoi ? Ce monsieur est ton fils, comme dans les mélos ?

« — Non... C'est un monsieur du monde... très bien... un monsieur G... Mais la rencontre ne peut pas avoir lieu parce que j'ai le sen-

timent d'être honteusement — il n'y a pas d'autre mot — dans mon tort, et que depuis la guerre je me suis juré de ne risquer de tuer un homme qu'absolument contraint et forcé...

« — Où veux-tu en venir ?

« — A ceci : ma conscience d'honnête homme me commande impérieusement de faire des excuses à ce monsieur, et je viens vous demander si vous voulez vous charger de la commission ?

« — Des excuses, c'est un paquet ennuyeux à porter à domicile ; mais, du moment qu'un homme comme toi, qui a fait ses preuves...

« — Attendez... Vous avez droit avant toutes choses à ma confession ; vous jugerez ensuite si vous approuvez ma résolution... Voici : mes chers amis, si stupéfiant que cela puisse vous paraître, je n'ai cherché querelle à ce monsieur que *parce qu'il n'a pas manqué de respect à ma femme !*

« Nous échangeâmes, Gérard et moi, un regard qui signifiait : « Notre ami est devenu fou ! » Il surprit ce regard :

— Non, mes amis, je suis parfaitement lucide et d'aplomb ; la preuve en est dans la façon dont j'analyse mon cas psychologique, lequel ne court pas les lexiques de philosophie... Ecoutez plutôt. Donc, hier, nous devions aller, Jacqueline et moi, dîner au restaurant de *La Patte de Homard*. Je rentrai changer mon veston contre un smoking, et trouvai ma femme qui finissait de s'habiller.

« — Tu as bien fait, lui dis-je, de mettre cette robe raisonnablement ouverte... J'ai horreur des grands décolletages dans les restaurants, où l'on voisine si souvent avec des goujats... Et puis, pas trop de maquillage, hein ? Ni trop de frisons sur les joues...

« Nous étions à peine installés au restaurant qu'un monsieur assez élégant entra, assujettit un monocle contre son œil droit, promena longuement un regard inquisiteur sur les dîneurs et, finalement, après un coup d'œil sur notre groupe, alla se placer à une table juste en face de nous :

« — Toi, mon bonhomme, pensai-je, tu as

choisi cette place parce que, après inspection minutieuse, c'est ma femme qui t'a paru le vis-à-vis le plus agréable... A moins que ce ne soit moi qui t'aie semblé le mari le plus bête... Or, je te préviens mentalement que je suis ce soir, à cause de la baisse du pétrole, particulièrement nerveux et d'une humeur à ne pas supporter la plus petite effronterie, fût-elle infiniment « parisienne »... Si je surprends le moindre attardement de ton monocle sur ma femme, ça va barder...

Je guettai sans en avoir l'air le monsieur d'en face, lequel se mit à composer son menu, puis à dîner, sans que je remarquasse rien d'insolite dans ses investigations oculaires.

« Alors, et c'est ici que commence la prodigieuse curiosité psychologique, j'arrivai peu à peu, les quarts d'heure passant et le monsieur s'obstinant dans la plus absolue correction, à me sentir offensé — le croiriez-vous ? — par tant d'indifférence à l'égard de ma femme ! Et ce qui augmentait le dépit — mais oui, le dépit — que j'éprouvais, c'est qu'il dévisageait avec une

attention d'amateur les femmes environnantes, jaugeant leurs mérites plastiques d'un monocle où luisait le contraire du respect... Je regardais Jacqueline à la dérobée... Jamais, me semblait-il, elle n'avait été plus charmante... Evidemment, sa tenue et sa toilette n'étaient pas aussi scandaleusement provocantes que celles des poupées voisines, mais est-il donc nécessaire d'avoir l'air d'une rien-du-tout pour attirer l'attention d'un homme de goût?... Que vous dirais-je? Le dédain que l'homme monoclé semblait professer à l'égard du genre de beauté de ma femme, son abstention comme méprisante m'agacèrent si bien, à la longue, que, vers la fin du dîner, poussé par je ne sais quelle aberration, par je ne sais quelle déviation morbide de l'amour-propre, je pris prétexte de la carte réclamée par le monsieur en même temps que moi au maître d'hôtel pour lui décocher stupidement une phrase désobligeante... Il répondit... Je ripostai... Deux bristols furent échangés... Et voilà comment, au contraire de tant d'hommes qui se sont battus pour venger

un geste d'insolence envers leur femme, je risque, moi, d'assassiner un monsieur parce qu'il fut parfaitement convenable avec la mienne ! N'est-ce pas que c'est stupéfiant, et que c'est là un exemple étrange (et pas bien joli) de perversion morale ? »

Bien entendu, nous donnâmes tort à Jacques, et nous allâmes porter à M. G... des regrets qu'il reçut galamment...

Hasard assez drôle, le jeu des circonstances en fit, un peu plus tard, l'ami inséparable du ménage... Jacques, vous comprenez, avait confiance... Je dois ajouter que la chronique scandaleuse prétend même que... Mais, cela, c'est une autre histoire...

LA PEUR DES RESPONSABILITÉS

Nous n'étions que deux voyageurs dans le moelleux compartiment de première. L'autre était un gros père insignifiant qui s'était affalé au départ dans le coin d'en face et s'était mis à lire une publication illustrée bon marché : *Les Cascades de Cascadette.*

Ayant d'un coup d'œil rapide jaugé cette insignifiance, constaté cet affalement, et déchiffré ce titre regrettable, je m'étais plongé dans la lecture d'un journal, avec le sentiment que le voyage s'accomplirait sans plus d'épanchements entre nous qu'entre nos deux valises.

Le destin en avait décidé autrement. A un moment donné un contrôleur fit irruption, qui ne dissimula pas sa curiosité à l'égard de nos

billets. Il examina de près, avec une minutie insultante, mon petit carton, et me le rendit avec un bref « merci » administratif. Il faut croire que la carte que lui tendit ensuite mon vis-à-vis avait une signification impressionnante, car l'employé souleva précipitamment sa casquette et ne se retira qu'après s'être assuré que les glaces jouaient bien dans les châssis, et après avoir aplati soigneusement la têtière en filet sur le capiton du compartiment.

Qui pouvait être ce gros père lourd qui lisait des romans légers, ce voyageur d'aspect insignifiant, dont la qualité faisait bouger les casquettes et suscitait des excès de zèle?... Je n'allais pas tarder à être renseigné.Comme nous stoppions dans la gare importante de B...

— Pauvre homme ! s'écria brusquement le gros père, en désignant le chef de gare qui arpentait le quai d'un air affairé.

Quelques secondes passèrent, et puis :

— Au fait, il n'est peut-être pas neurasthénique ! ajouta-t-il.

Ce langage énigmatique m'ayant fait arborer la physionomie interrogative du parfait intrigué :

— Excusez, monsieur, continua mon compagnon, ces exclamations spontanées et inintelligibles au premier abord. Je suivais ma pensée ; je songeais au temps où moi-même... Mais vous ne comprendrez que si je commence par le commencement. Vous avez en face de vous un homme qui a souffert pendant de longues années d'une neurasthénie spéciale bien ennuyeuse : la phobie des responsabilités ! Mon père, figurez-vous, avait fait de moi un pharmacien. C'est un métier agréable pour tout individu équilibré, puisque, avec du soin et de l'attention, on ne court en somme aucun risque. Pour moi, atteint de la phobie des responsabilités, c'était un affreux supplice ! Ce supplice commençait à la lecture de l'ordonnance... La peur m'envahissait, dès que je saisissais le papier, de mal lire, de confondre les chiffres... Vingt fois je relisais, m'aidant d'une loupe, et finalement, pour retrouver un peu de

tranquillité d'esprit, il fallait qu'un élève me lut à haute voix la prescription médicale... Ma peur redoublait au moment de la préparation des médicaments, surtout lorsqu'il entrait dans leur composition des produits dangereux... Vous me croirez si vous voulez, je tremblais en pesant les poudres, et claquais des dents en comptant les gouttes, ce qui, dans les cas minutieux, compliquait singulièrement ma besogne... Ce n'est pas tout : les médicaments livrés, je passais les nuits dans des transes, redoutant perpétuellement l'empoisonnement accidentel, et il m'arrivait souvent de téléphoner à des heures indues chez des malades pour apaiser ma conscience révolutionnée !

— C'était affreux, en effet.

— Si affreux que, sur le point de devenir fou, je lâchai la pharmacie et vendis mon fonds à perte... Hélas ! Il n'y avait pas de raison pour que cette peur maladive des responsabilités n'empoisonnât pas pour moi l'exercice de toutes les professions ! C'est ce qui arriva. Je fus ensuite caissier dans une banque... Eh bien,

monsieur, ça n'était pas tenable ! La crainte me prenait parfois tout à coup de ne plus savoir additionner ou multiplier... Je doutais de la justesse des opérations les plus élémentaires, machinales et réflexes jusque-là...

« Je doutais même de l'exactitude typographique des tables de multiplication et des barèmes officiels ! J'étais hanté la nuit, dans mon lit, par la terreur des pièces fausses, des billets falsifiés, des liasses incomplètes, des coffres-forts mal fermés et des combinaisons oubliables !... Je dus lâcher encore ce métier-là... J'entrai chez un grand fabricant d'appareils de chauffage, pensant bien que, cette fois c'était la tranquillité. Erreur ! Songeant aux fourneaux à gaz livrés, aux cheminées roulantes, aux chauffe-bains, la peur me tenaillait des accidents possibles... J'inquiétais les clients à force de recommandations et, vivant dans l'attente angoissante de la nouvelle d'une explosion ou d'une asphyxie, je leur téléphonais le jour pour leur demander si ça ne sentait pas le gaz chez eux, et la nuit pour leur recommander de bien

fermer le compteur... Je dus lâcher encore, et, après un apprentissage, je devins chef de gare d'une petite localité... Et vous comprenez à présent mon exclamation de tout à l'heure à la vue de ce confrère... Car ce fut alors le comble ! Je vécus avec la terreur perpétuelle de mal lire les règlements, les circulaires, les horaires ; avec l'obsession des retards ou des avances de pendules, des distractions de subalternes, des sabotages de signaux ; avec la hantise de la catastrophe imminente dont je serais responsable !... Cent fois par jour je vérifiais les fils de fer, manœuvrais moi-même les leviers, écoutais le tic-tac de l'horloge... Cela dura jusqu'au jour où, menacé d'une jaunisse chronique, d'une maladie de nerfs, de complications cardiaques et en proie à des hallucinations qui semaient sur toute la nature des disques rouges ou verts carrés ou ronds, je lâchai pour embrasser enfin une profession de tout repos, sans risques et sans responsabilités.

— Bravo !... Qu'est-ce que vous faites ?..

— Je suis ministre !

L'HOMME CÉLÈBRE

Après une courbe savante sur le sable fraîchement ratissé, l'automobile luxueuse de l'*Hôtel des Anglais et des Pyrénées* s'arrêta devant l'unique palace d'Ermenaz-le-Mont, la petite station renommée pour l'efficacité de ses eaux dans le traitement des affections de la rate, et les six voyageurs qui arrivaient de la gare descendirent du véhicule, reçus par un gérant correct, par un « portier » zélé et par des garçons, cueilleurs de bagages empressés.

Maxime Finot affronta le dernier les regards inquisiteurs des baigneurs désœuvrés assis sur des fauteuils et sur des bancs tout le long de la grande bâtisse, et pour lesquels l'arrivée des

nouveaux clients constituait la principale distraction de la journée.

Son tour venu, il entra en conversation pratique et onéreuse avec le gérant respectueusement exigeant, se vit octroyer la chambre 47, et puis, comme il attendait le retour du *lift*, qui venait d'emporter verticalement un lot de voyageurs, le portier le pria d'écrire sur le questionnaire imprimé les renseignements coutumiers concernant son état civil et ses desseins touristiques.

Maxime Finot écrivit comme de juste : *Maxime Finot* ; indiqua ensuite un âge en deçà de la vérité ; spécifia qu'il était né à Paris, qu'il y demeurait et qu'il en venait. En face du mot *profession*, il allait écrire prosaïquement *représentant de commerce*, quand, ayant jeté les yeux sur le dernier feuillet inquisitorial resté sur le bureau, il lut : « Marquis Adhémar de La Force-Rochefer, lieutenant de louveterie, propriétaire foncier. »

Le croirait-on ? Maxime Finot, si simple, si modeste d'ordinaire, éprouva une fausse honte

stupide à révéler, après ces titres pompeux et aristocratiques, sa profession banale... Guetté par le portier, il hésita, et puis écrivit hâtivement le mot *rentier*, qui lui semblait une atténuation.

Après quoi une silencieuse et rapide glissade de bas en haut l'emporta vers la chambre 47.

Un des clients de l'hôtel s'approcha alors du bureau, et s'enquit de la personnalité des arrivants :

— Le dernier, là, avec cette moustache, vous dites qu'il s'appelle M. Maxime Finot ?... Mais il y a un compositeur de musique très connu de ce nom-là... J'ai vu une fois son portrait dans un journal, et il me semble bien que c'est lui... Oui, moustache tombante, sourcils épais... Au fait, sur le papier, sa profession ?... Rentier ? Parbleu, c'est cela ! Il a peur d'être ennuyé si on le reconnaît... Il a mis n'importe quoi, et enlevé sa décoration... C'est sûrement lui... Tâchez donc de savoir...

Le représentant de commerce, bientôt redes-

cendu de sa chambre, rencontra le sourire malin du portier :

— Monsieur a beau faire, dit l'homme avec un air de mystère, je sais... Je sais que monsieur est M. Maxime Finot, le grand musicien ; je l'ai reconnu rapport aux journaux...

Le représentant connaissait naturellement cette homonymie de hasard, qui lui avait valu plus d'une fois la question : « Est-ce que vous êtes le musicien connu ? », et une fois de plus il pouvait, d'un mot, remettre les choses au point ; mais devant l'expression de visage discrètement admirative du portier, devant son attitude prête à un redoublement de déférence et d'empressement, l'obscur Maxime Finot eut cet éclair de lâcheté qui, dans les circonstances graves, engage la vie pour toujours.

Il ne proféra pas un mot, mais le geste de l'index porté jusqu'à ses lèvres, allongées par la moue qui signifie « chut ! », équivalait à l'aveu formel. Aussi, dès qu'il se fut éloigné :

— C'est lui ! C'est bien le musicien Maxime

Finot, vint certifier le portier au questionneur de tout à l'heure.

Et le secret courut de fauteuil en banc, et de banc en fauteuil :

— Maxime Finot, le grand compositeur est à l'hôtel !

— Il a bien du talent... Qu'est-ce qu'il a fait, déjà ?

— Mais voyons, un recueil de mélodies : *Effeuillaison sentimentale* ; des morceaux de concert, un drame lyrique : *la Fille de Casanova*.

— Enfin, nous tenons un homme célèbre !

— Ça va être amusant de l'observer !

Le soir, au restaurant, le pseudo-musicien, ayant pris possession en smoking de sa table fleurie, s'aperçut vite qu'il était le point de mire de toutes les curiosités. Les dîneurs, têtes un peu rapprochées, parlaient visiblement de lui. Des faces-à-main miroitaient, braqués dans sa direction. Il y avait dans les yeux des jeunes filles une sympathie qui, dans les yeux de certaines femmes, se nuançait de quelque

chose de plus. Une vieille dame maquillée sourit imperceptiblement en rencontrant son regard, baissa pudiquement les paupières. et puis esquissa d'une main, avec nonchalance, un pianotage... quelques mesures mélodiques de Maxime Finot... le célèbre...

Ce Maxime Finot-ci eut alors, tout d'un coup, l'intuition des complications qui allaient être la conséquence de sa faiblesse d'une seconde. Un tas d'ennuis allaient logiquement et implacablement découler, pendant vingt et un jours, de son premier mensonge... Mais que faire ? Une rétractation serait grotesque... Changer d'hôtel? Tous étaient pleins. S'en aller? Oui, mais... sa rate, que l'eau magique devait remettre à neuf?

Il n'y avait qu'un parti à prendre, se résigner à être l'homme célèbre, mais l'homme célèbre qui souhaite l'effacement, l'oubli, l'incognito total.

Il tenta de jouer ce rôle encore enviable, seulement il avait compté sans la curiosité, l'indiscrétion, le sans-gêne, portés à leur paroxysme par le désœuvrement.

Dans les salons, dans le hall, sur la terrasse, il fut l'objet de cent provocations aimables, de cent empressements polis. Des jeunes filles rougissantes, balbutiant des excuses, lui apportèrent leurs albums à autographes.

Des femmes de tous âges lui adressèrent la parole, après des hésitations ostensibles ; avec des minaudages de confusion, elles lui parlèrent musique, ce qui ne manqua pas que d'embarrasser le représentant de commerce, musicien à peu près autant qu'un tas de pavés... Il s'en tira en proclamant nettement qu'il était venu à Ermenaz pour oublier tout ce qui avait un rapport avec son art... Il fallut bien pourtant qu'il emportât dans sa chambre les albums... Sur tous, indistinctement, il transcrivit ce distique, péniblement élaboré, qui du moins le sauvait de l'autographe musical redouté :

Au diable pour l'instant la musique et les chants ;
Ne parlons plus de clés, sinon de clé des champs !

Un soir, une cantatrice mondaine lui fit la surprise — résultat d'une petite conspiration —

de chanter trois de ses mélodies les plus en vogue : *Flamme sèche, Blessure irisée* et *Pourquoi toi ?...* Installé dans un fauteuil, ahuri de « cher maître », il dut écouter, approuver, donner le signal des applaudissements, cependant que se déchaînaient pamoisons et ravissements.

La catastrophe suprême se produisit deux jours avant son départ. Une délégation de dames vint lui demander solennellement de consentir à être le clou d'une fête de bienfaisance donnée au profit des pauvres du pays. Il jouerait lui-même sa fameuse *Fugue en* mi *bécarre*, et son non moins fameux *Allegro scherzando...*

Terrifié, il allégua son inaction prolongée, ses phalanges rouillées, sa rate menaçante, le piano-chaudron insuffisant ; mais on l'accabla de supplications, de tendresses, on se mit à genoux... Bref, il dut promettre...

Rentré dans sa chambre, il se demanda ce qu'il allait faire... Il ne pouvait pourtant pas de son seul index tapoter : *J'ai du bon tabac...*?

Successivement il songea à s'aliter, à se luxer le poignet, à se couper au doigt en se rasant, à aller la nuit saboter irrémédiablement le piano... Finalement, il s'arrêta à ce moyen plus facile : l'intervention brusque d'une dépêche très alarmante le rappelant immédiatement à Paris.

Le lendemain, à l'heure ordinaire des départs, il apparut en costume de voyage, et la nécessité lui fournit toute l'hypocrisie et le naturel d'emprunt d'un merveilleux acteur. Ce fut une consternation générale, un concert de lamentations. Il s'arracha pour mourir un peu, et sauta dans l'auto.

Au moment où celle-ci démarrait, un voyageur descendait de voiture, qui s'informa de la cause du tohu-bohu :

— C'est M. Maxime Finot, le grand compositeur, qui s'en va, lui dit le gérant.

— Ça ? dit le nouveau venu, jamais ça n'a été Maxime Finot ! Je le connais, je pense, c'est mon cousin... Celui-là, c'est un farceur qui s'est fichu de vous !

Une clameur indignée s'éleva ; des poings se

tendirent vers l'imposteur qui s'éloignait là-bas, et qui, ne se doutant de rien, continuait à saluer sans interruption en souriant, et à agiter frénétiquement son mouchoir à la portière.

L'IDIOT

Comme j'arrivais au bord du Liston — la rivière la plus pittoresque de France — avec le dessein de la traverser, j'aperçus le bachot du passeur qui s'éloignait vers la rive opposée. Un homme à bonne figure placide, debout sur la berge, remarqua mon désappointement :

— Il va revenir tout à l'heure, me dit-il doucement, et je vous passerai... C'est moi le passeur.

— C'est vous le passeur ? Alors, pourquoi ne passez-vous pas ?

— Le docteur m'a défendu de me fatiguer, rapport à mon cœur ; alors, quand il fait chaud comme aujourd'hui, je permets aux gens trop pressés de se passer eux-mêmes.

— Mais qui ramène le bateau ?

— Le premier qui repasse dans l'autre sens.

— Et si personne ne repassait de toute la journée ?

— Ça serait rare.

— Mais tout de même, dans ce cas-là, personne d'ici ne pourrait plus traverser la rivière ?

— Non.

— Pourtant, dans un cas d'extrême gravité ?

— Ah ! dans ces cas-là on pourrait essayer de passer quand même avec un autre bachot, qui est quelque part par là dans les roseaux, et que la commune de Dourdilly-sous-les-Monts (c'est le pays que vous voyez en face) a acheté il y a une quinzaine d'années à la suite d'une drôle d'histoire.

— Quelle drôle d'histoire ?

— Je vais vous la conter en quelques mots, en attendant que le bachot revienne ; seulement, comme le soleil tape, rentrons dans la maison de l'Idiot.

Et l'homme se dirigea vers une maisonnette toute proche :

— Qu'est-ce que c'est que la maison de l'Idiot ?

— C'est la mienne... Mais ça n'est pas à cause de moi qu'on l'a appelée comme ça, c'est à cause de celui qui était passeur avant moi, un innocent, un simple — un idiot, quoi !

J'entrai dans la salle unique :

— Alors, c'est ici la maison de l'Idiot ?

— Oui, et vous êtes chez vous...

— Merci. Racontez-moi à présent la drôle d'histoire...

— Oui. Voilà quinze ans il y avait à Dourdilly un garçon qui était un simple d'esprit, vu qu'il ne comprenait rien à rien, ne disait mot et n'en pensait pas plus. On l'appelait communément l'Idiot, même et surtout quand on lui parlait à lui-même. Comme il était solide, on lui avait donné par charité la place de passeur... On peut être intelligent, et être passeur quand même, comme voilà moi, mais l'intelligence n'est pas indispensable à la pratique du métier...

Il suffit de bien ramer et de connaître le courant... Donc l'Idiot passait... Or, dans ce temps-là la fille du père Lebreuil, le patron de la plus grosse ferme de Dourdilly, était très courtisée, d'abord parce que c'était un beau brin de fille, ensuite parce qu'elle était comme de juste l'héritière des biens du père... Tous les garçons du pays étaient amoureux d'elle, tous ! même l'Idiot !... Oui, le pauvre l'aimait de toutes ses forces, et sans doute il l'aimait plus que tous les autres, vu que, étant idiot de nature, il n'avait que cette pensée dans la tête... Mais comme c'était l'Idiot, tout le monde, et la fille la première, riait d'une passion qu'il exprimait seulement en regardant de loin, pendant des heures, les toits de la ferme, ou bien, lorsque la belle sortait ou traversait, en la suivant d'un regard hébété et la bouche ouverte... Un jour, on apprit que la belle fermière s'était fiancée à Hippolyte Levanneur, le fils au père Levanneur, qui avait, lui, une petite métairie de ce côté-ci de la rivière. C'était un beau gars, fier de son physique, qui se croyait encore bien

plus malin qu'il n'était. Avant d'être agréé il comptait déjà parmi ceux qui plaisantaient le plus cruellement le malheureux innocent sur ses amours ; aussi vous pensez si, l'affaire conclue, il redoubla ses quolibets et ses moqueries... C'est qu'il avait à présent encore bien plus d'occasions : avant, il ne passait l'eau qu'une fois par semaine, le dimanche, pour aller au bal ; maintenant, il la traversait tous les jours, sans exception, pour aller faire sa cour... Et le plus triste pour l'Idiot c'est que, malgré son chagrin et sa rancune, il fallait bien qu'il le passe et le ramène... Drôle de situation tout de même, hein ? d'être obligé de mener son rival tous les jours auprès de celle que l'on aime ! C'était quasi une situation comme pour mettre dans un livre... Chaque voyage était un supplice pour l'Idiot, car tandis qu'il ramait :

» — Mène-moi vers la fille au père Lebreuil, disait méchamment Hippolyte en ricanant, que j'aille lui dire des douceurs de tout près... Et puis l'embrasser, en attendant la noce !...

Allons ! rame donc, que je me dépêche ! C'est pas pour ton fichu nez d'Idiot une belle brune comme ça... Ni la ferme... Ni les picaillons... Allez ! Conduis-moi au bonheur, l'Idiot ! »

L'Idiot comprenait confusément que l'on se moquait de lui ; il se contentait de sourire niaisement, mais pourtant, par moment, ses poings serraient plus fort les avirons, et il regardait Hippolyte d'un drôle d'air, comme si, malgré tout, il avait son idée... Hé ben ! figurez-vous qu'il en avait une d'idée, une idée de vengeance, et pas si bête que ça, vous allez voir... Le jour de la noce arriva, et le matin, à 9 heures, comme convenu, Hippolyte, le père Levanneur, la mère, les frères, les sœurs, et toute la famille, en beaux habits de fête, arrivèrent sur la berge pour passer à Dourdilly, où les attendaient, avant d'aller en cortège à la mairie, et puis à l'église, toute la famille Lebreuil au grand complet, et puis les témoins et les invités... Ils arrivent donc à la berge... Tiens, où donc est l'Idiot et son bachot ? On n'aperçoit ni l'un ni l'autre, au large ni en face...

— Sans doute que l'Idiot est allé faire une commission avec son bateau... Peut-être bien relever une nasse ou une ligne de fond, qu'on se dit.

Bref, on attend... Une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure... Personne ! Naturellement tous ceux de Dourdilly, ne voyant rien venir, avaient fini par s'amener, tout endimanchés, sur leur berge, de sorte que les deux moitiés de la noce se faisaient des grands signes, s'interpellaient d'une rive à l'autre, s'entendant mal ou pas du tout, gesticulant et s'impatientant... L'endroit était encore bien plus sauvage qu'à présent, et l'on n'aurait pas trouvé une embarcation à moins de trois lieues en amont ou en aval, en admettant que quelqu'un ait bien voulu en prêter une, ce qui n'est pas sûr... Deux heures s'étaient passées et l'énervement des deux côtés était à son comble (car le maire et les adjoints avaient dû s'en aller à Gourmont pour un concours agricole, et le curé partir dire une messe à Jongleville), quand on vit tout à coup arriver au fil du courant le

bachot qui emmenait l'Idiot ! Ce fut, vous pensez, une jolie explosion de cris, de menaces et de supplications... Mais, dans sa barque, l'Idiot riait à se tordre !... Il maintint un petit quart d'heure son embarcation juste à égale distance des deux rives, histoire de bien savourer sa vengeance, et puis soudain il laissa aller, et disparut en aval, poursuivi par les vociférations de toute la noce en tra-la-la, au grand amusement de plus de cent curieux accourus de partout !... Le plus fort, c'est que la vengeance de l'Idiot fut bien plus complète qu'il ne l'avait espéré lui-même. Quand les promis et les parents se rejoignirent enfin le lendemain, grâce à un bateau trouvé je ne sais où, les Lebreuil reprochèrent aux Levanneur de n'avoir pas su se débrouiller ; des mots vifs furent échangés, et, comme au même moment une lettre anonyme vint donner de fâcheux renseignements sur l'état des affaires du père Levanneur, le mariage fut irrémédiablement rompu.

— Et l'Idiot ?

— On n'entendit plus jamais parler de lui.

Le bachot fut retrouvé très loin, contre un barrage, et c'est pour prévenir le retour d'une si fâcheuse aventure que le conseil municipal vota aussitôt l'achat d'un second bachot... Celui qui est par là, quelque part...

— L'autre ne revient pas, passez-moi avec celui-ci.

— On peut pas, il est pourri.

LE PORTRAIT DU NOUVEAU RICHE

Vireveuil, le peintre bien connu, spécialiste en portraits de gens du monde, savourait une cigarette extra-suave, quand la sonnette retentit. Il alla ouvrir et, dans l'encadrement de la porte de l'atelier, apparut un petit homme d'une cinquantaine d'années, rougeaud et bedonnant :

— Monsieur Vireveuil ?... Le peintre artiste ? demanda l'arrivant.

— C'est moi, monsieur... De quoi s'agit-il ?

— C'est pour un portrait.

— Donnez-vous la peine d'entrer.

Avant de pénétrer, le monsieur s'essuya longuement les pieds (par timidité, évidemment, car il faisait dehors un temps superbe) et puis il s'avança en effectuant une série de petits saluts

ininterrompus, jusqu'à ce qu'il se fût assis sur le siège à lui désigné.

— Maître, dit-il aussitôt, je suis très honoré de faire votre connaissance... Je suis M. Marcheloup, et je vous demande la permission de vous raconter, en deux mots, ma petite histoire. Voici... Avant la guerre, je tenais un commerce d'épicerie rue du Divan, dans le septième arrondissement... Quand la guerre éclata, je dis comme de juste à ma femme : « Nous sommes fichus. » Or, quelle ne fut pas ma surprise, quand je vis toutes les marchandises, surtout la mangeaille, monter, monter... Par mon beau-frère, j'ai eu la facilité d'acheter, au bon moment, une péniche pleine de pâtes alimentaires, et, en haussant les tarifs — car enfin, n'est-ce pas, chacun pour soi — j'ai eu la chance de réaliser... mais je ne veux pas vous ennuyer avec les détails ; sachez seulement que j'ai fait fortune... et puis un joli sac, vous savez !... Mais les choses ne peuvent pas toutes marcher bien ensemble : j'ai perdu ma femme en 1916... C'est la guerre qui l'a tuée, je peux le dire... Elle est morte sûrement

de la peur que nous ne perdions les quelques sous que nous avions mis de côté en vingt-deux ans de travail... Et quand je pense que si elle avait pu prévoir la hausse elle serait sans doute encore là... Enfin !...

Le monsieur essuya du revers de sa main une larme fictive, et continua :

— C'était une brave femme, monsieur ; nous nous entendions bien... Je l'aimais beaucoup... Nous avions les mêmes idées... Ainsi tous les deux nous avons eu toute la vie la marotte de faire faire notre portrait... Mais pas un travail d'apprenti à soixante francs ! Un vrai portrait... à la peinture à l'huile, un travail de grand peintre comme nous en admirions au Salon de peinture, ou quelquefois, en nous promenant, par les fenêtres ouvertes des rez-de-chaussée des quartiers riches... Seulement, avant la guerre nous n'avions pas les moyens... Ma pauvre femme est morte sans que nous ayons pu satisfaire notre désir, mais, puisque j'ai fait mon affaire, rien n'empêche que je le satisfasse à présent, au moins en ce qui me concerne... Si je

le fais, ça n'est pas seulement pour me voir en peinture, c'est aussi parce que je suis sûr que là où elle est Hortense... Mme Marcheloup s'appelait Hortense... sera heureuse de voir que j'ai pu me payer notre fantaisie... Bref, en deux mots, c'est pour vous demander de me faire mon portrait, maître, que je viens vous voir.

— Bien, mais qu'est-ce qui vous a donné l'idée de vous adresser à moi plutôt qu'à un autre ?

— Quand j'ai été décidé, je me suis mis à aller dans toutes les expositions de Paris, sans en excepter une, histoire de trouver un échantillon de peinture qui me plaise... C'est le cas de dire que j'en ai vu de toutes les couleurs ! Et je peux dire aussi que j'ai quelquefois bien rigolé !... J'ai vu de la peinture de sauvages, de loufoques, de cubistes, comme ils disent... Mais plus souvent que je me fasse faire en quartiers de brie, en tessons de bouteilles et en morceaux d'ardoises !... Enfin, l'autre jour, à l'exposition du Smoking-Cercle, je suis tombé en arrêt devant un portrait épatant, signé *Vireveuil*... Ça, alors, c'était jeté !

— C'était le portrait du comte de Falizac.

— Oui, je sais que vous faites des portraits dans la *haute*... J'ai été aux renseignements.

— Vous savez que je prends cher... très cher.., j'ai une clientèle richissime...

— Moi aussi je suis richissime... Combien me prendriez-vous pour un portrait comme celui du comte... de Chose ?

— Vingt mille.

— Vingt mille... le portrait ? Un seul portrait ?

— Vous ne voudriez pas que ce soit la paire ?... Encore moins la douzaine ?

— Est-ce qu'il y a la taxe en plus ? Non ?... Tout de même, je n'aurais jamais cru que ça pouvait monter à ce prix-là... Enfin puisque c'est le prix, affaire conclue... Seulement, je suis un peu pressé... Vous ne pourriez pas commencer tout de suite ?

— Pas avant demain, mais nous pouvons toujours parler de l'arrangement... Voyons... Assis ?... Debout ?... De face ?... De trois quart ?

— Ça m'est égal, maître, ça sera à votre commodité... Il n'y a qu'une chose à laquelle je tienne, à cause de ce que je vous ai raconté..,

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais que vous me fassiez *en train de penser à ma femme.*

Ahuri, le peintre regarda le client :

— En train de penser à votre femme ? répondit-il quand il fut un peu revenu de sa stupéfaction... Comment voulez-vous que ça se voie ?

— Je ne sais pas... Si je levais les yeux au ciel, comme ça ?

— Vous avez l'air de regarder passer un avion...

— Alors si je les tenais plutôt fixés à terre, comme ceci ?

— Vous avez l'air d'apercevoir une pièce de vingt sous sur le trottoir...

— Comment faire, alors ?

— Je me le demande... Personne ne m'a jamais demandé de le peindre en train de penser à une chose déterminée... Dans les portraits les gens pensent à ce qu'ils veulent... à ce qu'on veut... ou même ne pense à rien du tout...

— J'aurais tant voulu !... Ça aurait tant fait plaisir à ma femme...

Le brave homme avait l'air si sincèrement contrarié que le peintre pensa au moyen de le contenter :

— Au fait si... dit-il après un moment de réflexions, il y aurait un moyen de faire comprendre que vous pensez à votre femme : vous représenter regardant un petit portrait reconnaissable de Mme Marcheloup posé sur une table.

— C'est ça ! C'est une idée merveilleuse ! Une idée de génie !

*
* *

Le peintre exécuta en effet une effigie de M. Marcheloup assis à côté d'une table sur laquelle était placée, encadrée, une sanguine très fine et très ressemblante de la défunte, sanguine que l'ex-épicier contemplait d'un regard abondamment chargé d'affection attendrie.

Le nouveau riche était dans le ravissement ! Il accrocha pieusement, en bonne place, dans son salon au luxe tapageur, le double portrait.

Six mois passèrent, quand un jour l'artiste vit arriver son client parvenu :

— Bonjour, maître, dit celui-ci avec un air un peu embarrassé... C'est encore moi... Je vous rapporte votre chef-d'œuvre... On est en train de le monter...

— Qu'y a-t-il ? Vous l'avez abîmé ?

— Non... Voilà la chose, maître... Je... je me suis remarié, et je viens vous demander si, au moyen de cette photographie, vous ne pourriez pas remplacer sur la table mon ancienne femme par la nouvelle... Celle-ci a mauvais caractère, et elle m'a averti que si je continuais à regarder l'autre de cette façon-là elle finirait par crever la toile !

LA TABLE A PARLÉ...

Deux jolies petites femmes, étalées après le bain sur le sable de Deauville, jacassaient comme des petites pies qui, loin d'être borgnes, auraient eu de très beaux yeux.

L'une s'appelait Circette, un nom qu'elle avait pris dans un roman léger, l'autre Fanfan, un nom qu'on lui avait donné dans un Cercle grave.

Donc, elles causaient — si l'on peut dire.

— Alors, tu ne crois pas aux tables qui parlent? disait Fanfan sur un ton agressif, agacée qu'elle était par le scepticisme ironique de son amie.

— Non, je ne crois pas aux tables, répondait Circette, c'est trop bête de croire à du bois qui parle... Je ne crois qu'aux cartes, comme tout le monde.

— Aux cartes ! Elle croit aux cartes ! Qui disent toujours la même rengaine : un homme de loi..., une route..., une lettre à la nuit... Tu ne comprends donc pas que les cartes ne disent que ce qu'on leur fait dire, puisque c'est la personne qui les tire qui parle ?

— Hé ben, et les tables ?

— Les tables ? Elles parlent elles-mêmes puisque tu les interroges et qu'elles te répondent tantôt *oui*, tantôt *non*.

— Comment qu'elles répondent *oui* ou *non* ?

— Ah çà, tu ne sais donc rien de rien ?

—J'ai jamais été avec des gens qui causaient aux tables.

— Tu dis ça d'un air... Il y a des gens très bien, tu sais, qui causent aux tables..., des savants, des princesses... Tu ne sais pas que c'est du surnaturel ?... Comme qui dirait un miracle... Pense que tu mets simplement tes mains sur une table ordinaire, achetée n'importe où, au bazar, que tu lui demandes quelque chose et qu'elle se met à remuer pour te répondre... La première fois que l'on voit ça, ça

vous fait quelque chose... Si elle remue une fois, c'est *non* ; si elle remue deux fois, c'est *oui*... Seulement, dame ! pour ça, il faut que tu sois un peu *médiane*... ou avec une personne qui est *médiane*...

— Qu'est-ce que c'est que ça, *médiane*?

— Ça veut dire que les tables te gobent et que lorsque tu leur parles elles ne sont pas gelées.

— Je ne crois pas à ça.

— Si tu le voyais, il faudrait bien que tu le crois... C'est dommage que l'on n'ait pas une table sous la main... Y-a rien sur ces plages... Du reste, je ne sais pas pourquoi je te raconte du vague, je n'ai qu'une chose à te dire : c'est une table qui m'a fait connaître Auguste.

— Auguste ? Auguste Morsevelle ? Ton ami ? Ton cent fois millionnaire, tu l'as connu par une table ? Hé ben, ma p'tite, j'espère que tu ne poses pas tes bouillottes sur cette table-là quand tu les sors du feu, et que tu l'encaustiques tous les matins à genoux !... Mais raconte !

— Voilà. Figure-toi que Fargelac venait de

se fâcher avec moi, rapport à une bêtise de jalousie où j'étais dans mon tort... Un ami généreux comme ça, tu penses si j'étais malheureuse !... Je rentre chez moi avec son petit présent, mais sans avenir... Je pleurais, je pleurais... que j'en ai gâché un joli coussin tango... Tout à coup : au fait, que je me dis, si j'interrogeais ma petite table Louis XVI, à qui j'ai déjà demandé tant de choses et qui m'a presque toujours dit la vérité ?... Je m'essuie les yeux et me voilà à ma table... « Esprit, que je dis — parce que quand tu leur parles, aux tables, tu les appelles toujours *esprit*...

— Pourquoi ?

— On ne sait pas... Sans doute que ça les flatte. Enfin, on dit *esprit*.

— C'est peut-être bien à cause de l'esprit de bois...

— Sans doute... Donc, Esprit, que je dis, es-tu là ? Parce que quelquefois, tu sais, la table est sortie... Mais voilà que cette fois la table lève un pied, retombe, relève le pied, et enfin se remet d'aplomb... Ça voulait dire qu'elle était dispo-

sée à me causer... Puisque vous savez tout, que je lui dis poliment — il faut toujours être très poli avec les tables — vous savez que j'ai perdu mon ami, M. Fargelac... Vous savez aussi que j'ai beaucoup de chagrin, vu qu'en ce moment c'est la vie chère... Hé bien, dites-moi si je vais bientôt retrouver un ami sérieux, très riche ?... *Oui*, qu'elle répond...

— Oh !

— Ça sera-t-il bientôt ? que je demande tout suite... *Oui* qu'elle dit... Dans un mois ?... *Non*... Dans deux mois ?... *Oui*... Puisque nous sommes en juin, c'est donc que ce sera en août ?... *Oui*... Ce sera à Deauville cher Esprit ? — parce que de temps en temps tu appelles l'Esprit *cher*, histoire de le cajoler. Ce sera à Deauville ? *Non*... Alors, où ? A Paris ?... *Oui*... Sapristi, mon petit Esprit chéri — tu peux être aussi gentille que tu veux, tu comprends, — il va falloir que je reste à Paris pendant la Grande Semaine de Deauville A mourir de chaleur et d'ennui ?... *Oui*... Enfin il faut ce qu'il faut... Et où ça à Paris

Au Bois ?... *Non*... Aux Ambassadeurs ?... *Non*... Dans un Dancing ?... *Non*... Au restaurant ? Au *Grill-Golf*, où je vais toujours déjeuner quand je suis seule ?... *Oui*... Et pouvez-vous me dire quel jour du mois d'août ?... — Parce que, tu comprends, si j'avais su le jour exact, je n'aurais pas manqué la Grande Semaine, je serais revenue la veille par le train de seize heures vingt-neuf...

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse, dans ma situation ? Je suis restée à Paris pendant le mois d'août à me faire la bile que tu devines en pensant que toutes les autres faisaient la roue à Deauville, et que je ne pouvais pas les empoisonner un peu avec mes jolies robes de chez Phrynet... Tous les jours, j'allais déjeuner au *Grill-Golf*... Le premier août, le deux, le trois, le quatre, le cinq passent... J'avais beau attendre et zyeuter, je ne voyais toujours pas le Prince charmant venir à moi... Le quinze se passe... Le vingt... Tu penses si j'étais à cran !... Au fait, si le guéridon Louis XVI s'était fichu

de moi ?... Pourtant, je lui faisais tous les matins un petit rappel, et tous les matins, il disait : « *Oui au mois d'août...* » Alors, je continuais à cuire à Paris, à déjeuner au *Grill-Golf* désert, et à enrager en lisant tous les chi-chis de la Potinière, du champ de courses et de la rue Gontaut-Biron... Enfin le trente et un arrive... « Alors, c'est pour aujourd'hui ? » que je dis le matin au guéridon Louis XVI. *Oui*, qu'il me répond ferme... « Tâche que ça soit vrai, que j'ajoute, parce que sans ça, je te brûle ce soir ! »...

Ma chère, je crois que je l'aurais fait, tant j'étais furieuse, malgré que Fargelac l'ait payé cinquante louis chez Seligmann, et qu'il soit épatant, à ce qu'on dit...

— Dépêche-toi... Alors ?

— Alors, je soigne ma toilette, comme tu penses... Je me fais re-onduler à onze heures, et à midi et demi je m'installe au *Grill-Golf*, à ma place ordinaire... il y avait en face de moi, à deux tables différentes, deux messieurs très bien, grisonnants : un grisonnant brun et un

grisonnant blond... Comme il n'y avait qu'eux, pas d'erreur, c'était d'un de ces deux-là que j'allais faire la conquête avantageuse... Mais auquel accorder mon attention sympathique ? Il ne s'agissait pas de gaffer... Tu juges de mon embarras... Tout à coup, une idée me vient : je cache mon petit sac, je dis que je l'ai oublié chez moi, (tu sais que j'habite en face), et vite je grimpe m'installer devant la petite table : « Est-ce l'ancien brun ? » que je lui demande... *Non*... « Alors, c'est l'ancien blond ? » *Non*... Je répète mes questions : *Non*, *non*, *non*, rabâchait le guéridon... Et, pourtant, il s'obstinait à répéter que c'était bien pour aujourd'hui, et au *Grill-Golf* !... Je redescends, regagne le restaurant, et finis de déjeuner, toute chavirée, ne sachant que penser... Les deux messieurs se lèvent, sortent en même temps... Je me dépêche de sortir aussi, en me disant : « Qu'est-ce que je risque, on va bien voir... Et qu'est-ce que la table va prendre ! » Ils traversent la rue, et au moment où je vais descendre à mon tour du trottoir du *Grill-Golf*, une magnifique Rolls

silencieuse arrive en vitesse et me frôle de son garde-boue... Je pousse un cri et je tombe d'émotion dans les bras du chasseur... L'auto stoppe, un monsieur plus tout jeune, mais d'un chic ! en descend, accourt affolé, s'excuse, me fait boire un peu de champagne, m'évente, me dégrafe un peu, même pas mal... Nous faisons connaissance... Ma chère, tu me croiras si tu veux, c'était Morsevelle ! C'était Auguste !... La table avait tout dit : A Paris, au mois d'août au *Grill-Golf*...

— C'est vrai que c'est épatant !... Pourtant, elle a dit : ni brun ni blond ?...

— Hé bien, tu n'as donc jamais regardé Auguste ? Il est chauve !

UN CRI DANS LE TAILLIS

Dans le salon de son manoir de Saugeterre, M. Vierzelet, après le déjeuner, lisait le journal... Plus exactement, il dormait en tenant devant lui l'un des trois quotidiens qui, vers une heure et demie, arrivaient à Saugeterre par le train de Paris.

Dans le même salon, la femme de M. Vierzelet, la charmante Juliette, brodait un de ces napperons pour table à thé dont la confection machinale permet aux femmes de penser à autre chose — et même de ne penser à rien du tout.

La grande porte-fenêtre était ouverte sur le parc, et dans le large faisceau de soleil d'été qui venait en biais chauffer le tapis, quelques

mouches, à la fois ballerines et musiciennes, dansaient des ballets aériens au bruit d'un bourdonnement discret et continu.

Quand M. Vierzelet eut somnolé pendant près de deux heures, et Mme Vierzelet brodé pendant le même laps de temps, la pendule romantique de la cheminée sonna quatre heures. Mme Vierzelet, un peu engourdie par la douce tiédeur, tressaillit, rangea son ouvrage, se leva et, secouant les fils épars sur sa jupe, chantonna n'importe quoi pour réveiller son mari. Celui-ci tressaillit à son tour, reprit conscience des choses, et exhala également un quelconque *tra la la la la*, pour faire croire, en dépit du témoignage du journal gisant à terre depuis une heure et demie, qu'il n'avait jamais perdu sa lucidité.

— Tu sors ? demanda-t-il, les yeux encore gonflés de sommeil, à sa femme qui, après un léger pomponnement de poudre de riz, coiffait un ravissant chapeau tout rose.

— Oui... Il est quatre heures, la chaleur est déjà moins forte, je vais aller ramasser de ces

énormes escargots qui abondent le long du bois de Brunefeuille... C'est une chasse qui m'amuse... Je ne te demande pas de venir avec moi, je sais que tu n'aimes pas ces sortes de distractions...

— Oh ! non, pas du tout !... J'ai horreur de la promenade dans la campagne, en général, et de la cueillette des escargots en particulier...

— Alors à tantôt, mon chéri.

— A tantôt, bichette.

Quand Mme Vierzelet fut sortie, élégante et légère, une ombrelle de soie jonquille dans une main, un mignon panier dans l'autre, M. Vierzelet se dressa debout, s'étira, bâilla, et se demanda ce qu'il allait faire pour donner au temps l'occasion de passer.

Il regarda trois minutes le poisson rouge qui continuait inlassablement à chercher la sortie du bocal, et puis il passa dans la salle de billard. Là, il saisit une queue, essaya quelques carambolages, réussit les très faciles, manqua les autres, en eut assez, replaça la queue sur le

râtelier et, finalement, s'assit, découragé, dans un fauteuil.

Soudain ses yeux rencontrèrent la panoplie accrochée au mur... Il y avait là deux fusils de chasse, deux pistolets, et une forte carabine américaine à répétition pour chasser le fauve.

— Tiens ! pensa M. Vierzelet, je n'ai pas encore tiré à la carabine cette année... Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Est-ce bête !

Il alla décrocher la carabine, prit dans un tiroir des cartouches à balle, mit son chapeau de paille à larges bords, et partit pour l'allée de tir, située à une vingtaine de minutes de là, dans la partie la moins fréquentée du vaste parc.

Avec son arme chargée il déboucha au bout de ladite allée, où l'herbe poussait follement à sa fantaisie, nul ne s'occupant de ce coin abandonné.

A l'autre bout, à deux cent cinquante mètres à peu près, on apercevait, se détachant sur un fond de taillis épais, la plaque de tôle rouillée, toujours à sa place.

M. Vierzelet prit la position du tireur debout,

épaula sa carabine, visa avec soin, pressa la gâchette, fit partir le coup...

Mais, ô stupeur ! presque en même temps que le bruit violent de la détonation un grand cri de terreur ou de douleur retentit !... Le tireur frisonna d'épouvante : sans aucun doute il avait atteint quelqu'un qui passait ou bien qui se trouvait derrière les arbustes !... Abandonnant son arme, il prit sa course à toutes jambes — molles d'ailleurs — la gorge sèche, le cœur battant, vers la plaque de tôle.

Et tandis qu'il courait, les pensées les plus atrocement pessimistes affluaient pêle-mêle dans son cerveau :

... *J'ai dû blesser dangereusement quelqu'un...*

... *Ou peut-être tué, puisque l'on n'entend plus rien...*

... *Quel spectacle m'attend là-bas ? Celui d'un cadavre ? D'un moribond ?... Une bouillie sanglante ?*

... *Oh ! l'obsession toute ma vie du visage de ma victime !*

... Qu'est-ce que je vais faire ? Il va falloir trouver un médecin... Mais où, à cette heure-ci ?

...Et s'il est trop tard, si tout est fini, aller à la mairie faire ma déclaration... Je vois les têtes d'ici !

... Quelles complications ! Les gendarmes, l'interrogatoire...

...Le tribunal !...Homicide par imprudence... La condamnation...

... A la prison, peut-être !... Dans tous les cas à une fameuse indemnité...

... Il faudra sûrement quitter le pays... Vendre le manoir...

... Oh ! que va dire Juliette ?

... C'est la vie gâchée à jamais ! Quelle horrible aventure !

Un dernier bond le jeta derrière le massif, et quelle ne fut pas sa stupéfaction en découvrant là sa propre femme étendue à terre, évanouie, cependant que M. Chermaison, le jeune propriétaire du château mitoyen, à genoux auprès d'elle, s'efforçait de la ranimer.

— Ce n'est rien... Elle n'a rien... balbutia

d'une voix étranglée le jeune voisin... C'est la peur. La balle a tapé en plein dans la plaque avec un bruit d'enfer... On ne s'y attendait pas... Tenez, elle revient à elle...

Mme Vierzelet reprenait, en effet, ses sens... Elle aperçut son mari, eut un léger sursaut, puis sourit faiblement :

— Georges... voilà... articula t-elle avec effort, j'ai rencontré en route... près de Brunefeuille... par le plus grand des hasards, M. Chermaison qui m'a dit qu'il y avait encore bien plus d'escargots dans ce coin-ci... des escargots énormes... magnifiques !... Alors nous sommes venus... Tu comprends ?

Le mari, soufflant comme un phoque, défaillant d'émotion, s'était assis sur l'herbe... Il ne comprenait pas très bien comment sa femme et le voisin avaient pu faire tout ce chemin en si peu de temps... Ni comment Mme Vierzelet avait pensé à prendre la clé de la petite porte dérobée, ni pourquoi elle avait retiré son chapeau pour ramasser des escargots, ni encore pourquoi, puisque les escargots pullulaient

dans cet endroit, il n'y en avait pas un dans le panier qui gisait là-bas près de l'ombrelle jonquille... Il ne comprenait rien à tout cela, le bon Vierzelet, et des soupçons confus hantaient son esprit, mais il était si heureux de voir une réalité calme et bourgeoise se subsistuer à l'horreur dramatique qu'il avait imaginée, que, par comparaison, la pire infortune domestique lui semblait supportable et apaisante :

— Ouf ! murmura-t-il, délicieusement soulagé, j'aime tout de même mieux ça !

TABLE DES MATIÈRES

Pages

La dame au rendez-vous.......................... 5
L'inconsolable.......................... 13
L'illusion de la liberté.......................... 21
Un témoin à décharge.......................... 27
Antiquités.......................... 35
Le petit bouquet triste.......................... 45
Timothy Willbud, milliardaire.......................... 53
Le premier client.......................... 61
Le président Marthinion.......................... 69
Les deux bustes.......................... 77
Une passion intellectuelle.......................... 85
Flambard et Vigilant.......................... 93
Le mémoire du plombier.......................... 101
La princesse hautaine.......................... 107
La barbe.......................... 115
L'obsession alimentaire.......................... 123
La reine de Golconde.......................... 131
La question de l'appartement.......................... 139
Le sermon sur l'avarice.......................... 147
La compétence du sauvage.......................... 155

Les droits d'auteur de Margenêt 163
L'arbre commémoratif 171
La marchande de chiens 179
Un cas psychologique 185
La peur des responsabilités 195
L'homme célèbre 201
L'idiot 211
Le portrait du nouveau riche 221
La table a parlé 229
Un cri dans le taillis 239

IMP. JOUVE ET Cie, 15, RUE RACINE PARIS. — 4639-20

